

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

MARS 1896

ADMINISTRATION: }  
23 RUE ST. NICOLAS. }

## SOMMAIRE

L'HONNEUR ANTIQUE, . . . . .	***	LES "MATINÉES ENFANTINES" À	
PROH PUDOR! . . . . .	<i>Météore.</i>	PARIS, . . . . .	<i>Francisque Sarcey.</i>
NOTES D'UN MONDAIN, . . . . .	<i>Muscadin.</i>	ICI ET LÀ, . . . . .	***
BÉBÉ ET L'ÉTYMOLOGIE, . . . . .	<i>Jacqueline.</i>	M. ERNEST LEGOUVÉ, . . . . .	***
UN CAREME ELÉGANT, . . . . .	<i>Jules Lemaitre.</i>	LES FEMMES DEVANT LA SCIENCE, . . . . .	<i>Emile Faguet.</i>
LA CORRESPONDANCE POUR TOUTES LES CIR-		LA MODE, . . . . .	***
CONSTANCES DE LA VIE, . . . . .	***	LES ORIGINES DU CHARIVARI, . . . . .	***
LA PREMIÈRE PUNITION, . . . . .	<i>Henry de Belloy.</i>	LA LIGUE FRATERNELLE, . . . . .	<i>Un Badoué.</i>
LA CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>	NAPOLÉON BONAPARTE, . . . . .	<i>Mme de Rémusat.</i>
MUSIQUE, . . . . .	***		

## La Femme devant la Science

Le COIN DU FEU qu'n'a aucun parti pris, ne craint pas de publier l'opinion des adversaires de la totale émancipation de la femme. Force lui est même d'avouer que sur quelques points ils ont grandement raison.

"La femme devant la science." Ce n'est pas un bas-relief allégorique. C'est un livre de M. Jacques Loubet, philosophe. M. Jacques Loubet est un féministe. Il faut s'entendre sur ce terme. Il y a l'ancien féministe et le féministe nouveau style. L'ancien féministe était un mandoliniste délicieux. Il peignait la femme avec des couleurs de pastel et la chantait avec des accents de poète italien de la Renaissance. Il avait pour épigraphe à tous ses écrits et pour devise de toute sa vie la phrase de Diderot: "Pour écrire sur la femme, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur le papier la poussière des ailes du papillon." Il s'entraînait sur son sujet par les pratiques de l'extase et de l'hypnose. Il était câlin et souriant. Sa phrase souriait, ses vocables souriaient, sa plume souriait, son papier souriait. Il n'était caillette en honnête maison qui ne se pamât à sa douce faconde et à ses délicieux sourires.

L'ancien féministe n'est pas mort. Il circule encore, ça et là. Il est même quelquefois jeune.

C'est très rare; mais cela se voit. Dans ce cas, il constitue les délices des dames mûres. Mais si ce n'est pas un type disparu, c'est un type suranné. Le féministe nouveau style ne pratique aucunement le madrigal. L'almanach des Muses lui est inconnu, et le bouquet à Chloris ne fleurit pas sur son pupitre. Le féministe nouveau style a des lectures austères et des écritures savantes. Il a lu Spencer, Lubbock, Starcke, Maine, Binet, Claude Bernard, Lombroso, Herzen, Dubois-Reymond, Fouillée, Munsterberg, Th. Ribot, Richet, Proudhon, Tichener, Wismer, Werm, Zwaardemaker et Topinard; et c'est dans cet arc-en-ciel qu'il trempe sa plume, et c'est la poussière de ces papillons qu'il répand sur son papier.

Et il ne dit pas aux femmes qu'elles sont charmantes; car il est sincère, et il n'en croit rien du tout. Il les trouve savantes, ultra-intellectuelles, bonnes raisonneuses, dialecticiennes, mathématiciennes, métaphysiciennes, et il le leur dit, comme il le croit. Quand il rencontre dans le monde une femme qui lui plaît, il n'hésite pas à lui faire un compliment, et il lui dit: "Mon Dieu! Madame, comme vous êtes juriste!" ou: "Comme vous êtes bien la biologiste que j'avais rêvée!"

Il a raison; il ne faut pas croire qu'il soit si

différent du féministe de l'ancienne mode. Ce que voulait le féministe d'ancien régime, c'était plaire aux femmes ; ce que veut le féministe nouvelles couches, c'est exactement la même chose. Seulement ce sont les femmes qui ont changé, et qui ne veulent plus être louangées de mêmes éloges, courtisées de mêmes compliments, ni encensées de mêmes cassolettes. C'est la marquise de Musset : " Oh ! les compliments ! — Vous êtes jolie !" et encore : — " Vous êtes jolie ! — Eh ! mon Dieu, Monsieur, on le sait bien." Dites-nous autre chose. Dites-nous que nous sommes de petits Aristote et des Pic de La Mirandole perfectionnés. A la bonne heure... Le madrigal sera nouveau. Le compliment sortira de la banalité. Et puis, au fond, ne vous y trompez pas ; c'est la vérité pure. Il est temps de reconnaître que, si comme charme nous sommes supérieures aux hommes, que si comme sensibilité nous valons mieux, que si comme imagination nous les dépassons infiniment, comme intelligence et comme capacité scientifique nous les égalons. Au fond c'est ce que nous avons toujours cru, et n'auront chance de nous plaire à l'avenir que ceux qui auront soin de le croire encore plus que nous, si c'est possible.

Et c'est en parfaite conformité avec ces opinions et sentiments que M. Jacques Lourbet a écrit son livre. Ah ! Proudhon et Schopenhauer n'ont qu'à bien se tenir !

Il est fait avec soin, ce livre, bien informé, très sérieusement documenté ; il profite avec habileté de tous les résultats de la science qui sont favorables à sa thèse, et encore mieux des incertitudes que la science contemporaine répand par épaisses couches de nuages sur la question. Au fond, ou plutôt au point de vue particulier où il s'est placé, il me semble bien qu'il a raison. Rien ne prouve que l'intelligence de la femme soit inférieure à celle de l'homme, et beaucoup de choses tendent à prouver qu'elle lui est égale. Ce ne sont pas des observations, encore un peu confuses du reste, sur le poids du cerveau ou sur la " beauté " plus ou moins éclatante des circonvolutions cérébrales qui répandront des torrents de lumière sur la question, et la discussion de M. Lourbet sur ce point est très probante. Ce ne sont point des observations, encore un peu contradictoires, ce me semble, sur la finesse des sensations dans l'un

et dans l'autre sexe qui autorisent à des conclusions générales bien fermes. Qu'importe, après tout, que la femme ait l'odorat un peu moins subtil que l'homme ? Cela peut-il permettre de conclure quoi que ce soit relativement à son intellect ! En aucune façon, je le reconnais. Le nez ne fait rien à l'affaire, ou assurément peu de chose.

D'autant plus, et c'est ici qu'il faut admirer l'ingéniosité de M. Lourbet, d'autant plus que, notez ce point, s'il était vrai, par impossible, que les femmes eussent moins de nez que les hommes, de qui serait-ce la faute, je vous prie ? Mais des hommes, assurément. C'est pour plaire aux hommes que les femmes se parfument et se sont parfumées depuis la plus haute antiquité, comme il appert du *Cantique des Cantiques* et autres livres sacrés. Or, l'usage des parfums a pu émousser leur sensibilité olfactive. Et c'est donc l'homme qui est responsable de cette infériorité de la femme, si cette infériorité existe, ce qui est si pénible à admettre qu'on nous permettra d'en douter encore. Et cette infériorité de sensibilité olfactive, si elle existe, devant porter les femmes à se parfumer de plus en plus pour pouvoir se sentir parfumées, et le surcroît de parfumerie augmentant l'insensibilité olfactive, et ainsi de suite, à l'infini, les femmes finiront par abolir en elles un des cinq sens, et ce sera la faute de l'homme, dans quelques milliers d'ans, si les femmes n'ont plus de nez. Cela fait frémir.

J'ai cité cet exemple émouvant, parce que c'est un des procédés habituels de l'argumentation de M. Lourbet. Il reconnaît que, *pour le moment*, il y a une certaine infériorité intellectuelle apparente chez les femmes. Mais cette infériorité est accidentelle parce qu'elle est un effet du " milieu " constitué par la civilisation de jusqu'à présent. Cette civilisation a été l'ouvrage des hommes, et, naturellement, les hommes l'ont faite à leur profit. Ils l'ont faite telle que la femme ne s'y développe pas, ou s'y développe très peu, intellectuellement. Rien d'étonnant à ce que la femme paraisse encore pour quelque temps inférieure à son rival.

Ajoutez à cela l'influence de l'hérédité, qui est plutôt directe que croisée, et qui fait que généralement la fille ressemble à la mère plutôt qu'à son père (malgré le préjugé contraire, c'est exact),

et vous serez étonné que les femmes ne soient pas beaucoup plus intelligentes en apparence qu'elles ne le sont. Pour qu'elles soient si près d'être les égales des hommes en intelligence dans des conditions si désavantageuses, il faut qu'au fond et en réalité elles leur soient très supérieures.

Mais, dira-t-on, pourquoi la civilisation a-t-elle été l'ouvrage des hommes, sinon parce qu'ils étaient les civilisateurs, sinon parce qu'ils étaient les plus intelligents ?

—Monsieur Jacques Lourbet a sa réponse, qui n'est pas mauvaise du tout. C'est que la société primitive a été constituée par la force et non par l'intelligence. Celui qui a régné tout d'abord, ça été le plus fort physiquement. Donc, ça été l'homme. Une fois la société constituée ainsi, légitimement, parce qu'elle ne pouvait pas se constituer autrement, elle a continué à avoir pour chefs les hommes, même quand elle a cessé d'être fondée sur la force, pour l'être sur l'intelligence. Mais maintenant ce n'est plus légitime, ce n'est plus de jeu. Là où la force physique ne compte plus pour rien, là où c'est l'intelligence qui règne, la femme a les mêmes droits si elle a la même utilité sociale et elle a la même utilité sociale si elle a une intelligence égale. Or, elle l'a. La supériorité sociale, de l'homme n'est qu'un legs ridicule et funeste des époques de barbarie.

—Ce n'est pas mal raisonné, certainement. C'est cependant ici que j'ai tendance (oh ! tendance seulement) à me séparer de M. Lourbet. Je crois qu'on exagère beaucoup l'importance de la force physique dans ces fameuses sociétés primitives, que, du reste, personne n'a vues. Ma conviction est que l'intelligence a été la reine de l'humanité dès que l'humanité a existé. Il a fallu tant d'intelligence pour inventer le feu, l'arc, la charrue et la roue, que les gens qui ont inventé ces choses-là me semblent les plus grands génies de l'humanité. Ces Fulton préhistoriques étaient tout simplement des prodiges d'intelligence au prix desquels les Leibniz me paraissent d'assez petits garçons. Les anciens en ont fait des dieux ou des demi-dieux, ils avaient raison. Quand ils n'en ont fait que des demi-dieux, ils me paraissent très modérés dans leur enthousiasme. En vérité, l'homme n'a créé l'humanité que parce qu'il avait de l'esprit. Si donc l'intelligence,

comme facteur de la civilisation, est un fait non pas récent, mais aussi ancien que l'humanité elle-même, l'argumentation de M. Lourbet fléchit. Les premiers rois de l'humanité ont été les gens d'intelligence forte, qu'ils fussent hommes ou femmes, du reste, et si l'humanité a eu pour chefs les hommes depuis les temps historiques, il en faudrait conclure que c'est parce que les hommes ont toujours manifesté une plus forte et plus compréhensive intelligence.

Il y a un fait bien connu dont M. Lourbet ne parle pas, c'est le matriarcat. Il y a eu des sociétés humaines où les femmes régnaient. Ce fait, on s'étonne d'abord que M. Lourbet n'en dise rien, puisqu'il paraît éminemment favorable à sa thèse. S'il le néglige, c'est peut-être, parce qu'à le considérer avec attention il est plutôt contre lui. Moi, le matriarcat ne me gêne pas. Je dis simplement : Eh bien ! il y a eu des sociétés primitives où les femmes se sont montrées primitivement plus intelligentes que les hommes, ce qui est encore vrai, très souvent, dans les campagnes, et elles ont constitué un état où les femmes régnaient, et cet état social s'est conservé par la force qu'ont en elles-mêmes les choses constituées, pendant un temps qui a pu être long. Mais le matriarcat gêne M. Lourbet plutôt qu'il ne lui sert. Si le matriarcat a existé, s'il n'a existé que dans certaines régions, s'il a fini par cesser d'être, ce serait à croire, non pas que l'humanité a commencé par la force physique et a continué par la force intellectuelle en gardant à tort l'aménagement qu'elle avait du temps du règne de la force physique ; mais plutôt qu'ayant commencé par la domination intellectuelle exercée ici par les hommes, et là par les femmes, elle a, à mesure que l'empire était dévolu de plus en plus exclusivement à l'intelligence, fini par être gouvernée exclusivement par les hommes.

M. Lourbet a peut-être reculé devant une considération qui pouvait amener assez raisonnablement à une conclusion si scandaleuse. A vrai dire, je recule aussi, mais "ma remarque subsiste" au moins comme réserve. Qu'on me permette une réserve.

Je n'y tiens pas, du reste, autrement ; je dis, en général, très porté à ne pas chicaner sur cette question de l'intelligence respective de l'homme

et de la femme, et j'accorde la mention *ex æquo* avec beaucoup de facilité. Quand, par exemple, M. Lourbet écarte sur ce point le mot *parité* pour y substituer le mot *équivalence*, il me désarme comme qui dirait complètement.

Je ne ferai, je ne demanderai qu'on fasse exception que pour ce qu'on appelle le *génie*. Ici les antiféministes me paraissent avoir raison. Les tout à fait grands génies de l'humanité sont masculins, il n'y a pas à dire. Les têtes d'une originalité éclatante, les têtes vraiment créatrices, et je n'en compte qu'une vingtaine dans l'histoire humaine, sont masculines. Et je sais bien qu'ici l'argumentation de M. Lourbet reviendrait tout entière : " C'est le milieu, c'est l'infâme milieu ! " Ici, je dis : non, très nettement. Le " milieu " a une influence, soit favorable, soit hostile, soit développante, soit " inhibante," comme dit, je crois, M. Lourbet, sur les intelligences médiocres, sur les intelligences distinguées, sur les intelligences supérieures ; sur le génie proprement dit, non, pas du tout. A un certain degré, très rarement atteint, la faculté pensante, la faculté inventive, la faculté créatrice, ne dépend plus du tout des entours. Elle est parce qu'elle est. Elle éclate. Les obstacles ne sont rien pour elle, tant ni elle ne les sent ni elle ne les voit ; les secours ne sont rien pour elle, tant elle est au-dessus d'eux. Or, que les quinze ou vingt génies extraordinaires que l'humanité a connus se soient produits dans des têtes masculines, c'est une présomption considérable.

Au-dessous de ce degré, mon Dieu ! je donne volontiers les mains à M. Lourbet. Dans tous les ordres intellectuels, scientifique, littéraire, artistique, il y a eu des têtes aussi *distinguées* en femmes qu'en hommes. Il n'y en a pas eu *autant* ; mais c'est ici que l'influence du milieu peut être invoquée.

Et pendant que j'en suis à accorder aux féministes ce qu'il faut, je crois, leur accorder, je leur dirai qu'ils oublient presque toujours l'argument le plus important. Que veulent-ils ? C'est que l'on reconnaisse que les femmes doivent avoir accès aux " carrières libérales " à égal titre avec les hommes. Mais pour prouver cela, ce n'est pas l'intelligence des femmes qu'il faut plaider, c'est l'ignorance des hommes qui détiennent

ces carrières libérales, et le peu d'intelligence qu'il faut pour y courir. Soyons donc francs ; c'est un intellect de quatrième ordre qu'il faut pour faire d'une façon très honorable tout ce que nous faisons tous, pour exercer tous ces métiers que, jusqu'à présent, nous avons interdits aux femmes comme choses demandant un génie prodigieux, surnaturel et surféminin. C'est cela qui vraiment est une plaisanterie un peu forte, et qui nous manifeste comme très malins si nous la faisons sans y croire, et comme prodigieusement naïfs ou outre-cuidants si nous y croyons. Mais cent fois, oui, les femmes peuvent être... Je me garderai bien de mettre ici le nom d'aucune profession, parce que ce serait un *tolle* de tous les hommes exerçant cette profession-là... Mais je dirai qu'elles peuvent être exactement tout ce que nous sommes ; et que chacun examine sans fatuité ce qu'il fait, il reconnaîtra que non pas n'importe quelle femme, sans doute, mais telle femme qu'il reconnaît, après l'apprentissage nécessaire, aurait été tout aussi capable de le faire qu'il peut l'être. Voilà ce que les féministes devraient plaider, et voilà du reste ce que, dans beaucoup de pays, les femmes sont en train de prouver victorieusement, par le fait.

*Seulement...* Ah ! il y a un seulement qui est énorme, et qui m'empêchera, selon toute vraisemblance, d'être jamais féministe... Seulement, tout cela, CE N'EST PAS LA QUESTION. La question est ailleurs ; elle est tout autre. Les féministes en général et M. Lourbet en particulier plaident le droit. Le féminisme en est à son 89 ou à son 83 ; il dit que les femmes ont le droit d'accéder à toutes les carrières masculines, et que leurs capacités, leur intelligence, leur savoir, leur puissance de travail leur donne ce droit, et que ce droit est sacré, et que, du moment que ce droit est démontré, il n'y a plus rien à dire. Si, il y a encore quelque chose à dire : il y a encore tout à dire ; car la question de droit n'est rien du tout, et l'intérêt social, qui est l'intérêt des femmes comme celui des hommes, et encore plus, est la seule question essentielle.

Or, l'intérêt social est antiféministe. Toute femme, qui est pourvue d'un emploi masculin, sauf le cas, peu probable, où cet emploi ne lui prendra que trois heures par jour, exercera son droit, soit ; fera son métier admirablement, soit ; le fera, en certaines professions, beaucoup mieux

qu'un homme, soit encore ; ne cessera pas pour cela d'être une femme charmante, je le veux bien ; sera même beaucoup plus distinguée et agréable dans ses relations sociales qu'une autre femme ; je l'accorde aussi, si l'on y tient ; mais elle cessera d'être une femme.

Elle cessera d'être la femme dont la société a besoin pour se perpétuer, dont la nation a besoin pour s'augmenter, ou pour ne pas diminuer, ou pour ne pas périr. Oh ! comptez-y, et ne faisons pas la petite bouche sur une affaire si grave, et ne nous en dissimulons pas la gravité par une fausse pudeur. Toute femme exerçant une profession masculine sera une quantité perdue pour la propagation de l'espèce. L'ombre de Malthus plane sur toute cette affaire de l'accès des femmes aux

professions masculines. L'invasion des professions masculines par les femmes est née du célibat féminin ; mais aussi l'accès des femmes aux professions masculines renforcera et aggravera le célibat féminin, et créera, entretiendra, au sein même du mariage, un célibat particulier, parfaitement désastreux. C'est là la vraie question, auprès de laquelle toutes les autres considérations apparaissent comme des fariboles plus ou moins laborieuses. La nation forte, la nation d'avenir sera, parmi les nations, celle où les femmes n'exerceront point de métier, si ce n'est le leur. L'accession des femmes aux emplois masculins d'abord est le signe, puis devient la cause, d'une formidable dégénérescence nationale.

*Emile Faguet.*

### Proh Pudor !

Nous n'en croyions pas nos yeux quand, il y a quelque temps, nous est arrivé un journal de la vieille Capitale.

La vieille Capitale, on sait ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? C'est bien elle qui s'appelle ou qu'on a justement appelée " l'Athènes Canadienne " ? C'est bien dans ses murs qu'on trouve les fervents serviteurs des muses, ces lettrés délicats, ces artistes distingués... C'est à Québec enfin — pour la nommer de son nom pittoresque d'une saveur délicieusement antique et sauvage — que se recrute cet auditoire à la fois bienveillant et fin appréciateur, dont le jugement est la consécration recherchée de toute tentative artistique en cette province.

Que devint notre foi, quel assaut reçut notre respect pour l'oracle quand des échos sacrilèges nous apportèrent les éclats de sa voix, devenue méconnaissable. Si ces échos n'ont pas menti, l'oracle a eu un moment d'oubli très grave, il a commis une incartade qui n'est pas dans les habitudes de son caractère.

Et d'abord, préluant aux profanations par l'apostasie, il renie ses dieux lares.

Parlant d'artistes locaux d'un mérite reconnu, il dit :

" Qu'ils croient tirer du grand quand ils lèvent les yeux au ciel en parlant de Wagner, Meyerbeer, *Offenbach* (!) (erreur typographique probablement.)

Oubliant tout souci de sa réputation de connaisseur éclairé, il ajoute :

" A ces messieurs il fallait de la grande musique, des opéras classiques... Ces prétendus connaisseurs qui s'extasiaient devant ce qu'ils ne comprennent guère plus que la masse — c'est du moins notre sincère conviction — ont voulu se procurer des délices aux dépens du grand nombre."

Ah ! la musique classique leur procure donc vraiment des délices à ces *prétendus connaisseurs* ?

Et cependant ils ne la comprennent guère plus que la masse ? Pardon... mais alors ! c'est nous qui ne comprenons plus !

Mais, brûlant ses vaisseaux, sacrifiant d'un coup son antique renommée, il poursuit :

" L'immense majorité des auditeurs — ils le savaient — ne goûteraient pas ces productions d'un genre *trop élevé* interprétées par des Marguerite pesant deux cents livres et des amantes faisant de l'œil... louche !"

Ah fi, Monsieur l'Augure ! Qu'est donc devenue votre galanterie proverbiale !

Nous qui ne sommes que de simples mortels, quand nous avons vu apparaître sur la scène la Marguerite dont vous vous plaignez en termes si peu déguisés, nous nous sommes d'abord souvenu qu'en sa qualité de femme elle avait droit à des égards. Par la suite, la révélation de son talent supérieur, la beauté exceptionnelle de sa voix, ses qualités de véritable artiste nous ont fait par-

donner une particularité, qui, en somme, n'enlevait rien au côté réellement artistique des chefs-d'œuvre interprétés.

La feuille imprimée au cœur même de l'Attique va jusqu'à appeler de purs joyaux comme *Faust*, *Roméo et Juliette*, etc., un "choix malheureux."

Mais elle met le sceau au scandale par le dernier trait de son algarade :—

—Si l'on nous avait donné, dit-elle, des pièces plus à notre portée (quel aveu !) comme le *Voyage en Chine*, la *Princesse des Canaries*, la *Fille du*

*Tambour Major*, le *Grand Mogol*! ...*Proh pudor* !

Qu'est-il donc arrivé à l'oracle!...A-t-il confondu le vieux Cylène avec Apollon? A-t-on substitué des grelots à sa lyre pendant qu'il dormait? Va-t-il reconnaître la supercherie?

Nous qui avons foi en lui, nous l'espérons. Pieusement nous ramenons sur sa figure un pan de sa tunique, et nous nous éloignons avec respect, et attendons qu'il revienne de son cauchemar.

*Météore.*

## Notes d'un Mondain

### PENSÉES INTIMES.

... Non, je ne suis pas le seul ainsi fait, je le vois bien. Cette nature double, cette âme en deux parties que j'avais la consolation de comparer à d'illustres exemples pourrait bien, après tout, n'être pas l'exception.

Musset a peint cette curieuse particularité d'une âme opposée à elle-même, comme une hallucination. Le compagnon intime, le témoin muet de sa vie, ce fantôme toujours présent, qui lui

"ressemblait comme un frère",

plus d'un le connaît.

Voilà qu'on dit à Jules Lemaître, en pleine Académie :—

— "Il y a deux hommes en vous !" Et deux hommes différents, c'est là qu'est le phénomène. Saint Paul a écrit : "Je vois le bien, je veux le faire, et je fais le mal." On pourrait en conclure qu'il y a dans l'enveloppe humaine un ange et un démon emprisonnés, lesquels font le plus mauvais ménage du monde, sans espoir de divorce, jusqu'à ce que l'un des deux ait asservi l'autre.

Plus simplement, moi, je crois qu'il y a dans tout être humain : de l'homme et de la femme—l'héritage confondu de l'un et de l'autre.

Enfants d'Adam et d'Eve, un double atavisme pèse sur nous. Que dis-je, un double atavisme ! Tous les défauts avec toutes les qualités de mes ancêtres ayant déposé leur germe en moi, je me vois—pour parler figurativement—comme une gerbe panachée où des milliers de tons se content et se repoussent.

Heureux ceux auxquels le mystère des anciennes alliances a légué une couleur dominante. Ils ignorent le supplice des tiraillements intérieurs, des tergiversations de la conscience, et cette fatalité douloureuse d'avoir en soi un petit tribunal en séance perpétuelle, où le même coupable courbe toujours un front humilié sous la condamnation d'un juge éternel!

"*Justum et tenacem*" dit le poète antique. Juste fortuné ! Ton inébranlabilité est le commencement de ta récompense.

J'ai dû avoir, dans la lignée de mes grand-pères, un fameux *gaffeur* (je trouverai un synonyme plus convenable pour mon livre), un grand faiseur d'impairs enfin, qui, à défaut de biens en nature, m'a laissé, sans testament, cette aptitude exceptionnelle à mettre les pieds dans les plats.

Un autre et charmant ancêtre—à moins que ce ne soit l'une de mes aïeules—je puis galamment le supposer, fut doué de beaucoup de sens, et mit au service du tact le plus sûr l'arme d'une ironie cruelle—j'allais dire féminine.

Détail qui peut donner quelque crédit à cette dernière hypothèse : dans mon cas, le vieil étourdi a toujours le premier mot, tandis que le juge sarcastique n'a que le *droit de censure*.

Ce n'est que quand le bonhomme m'a fait faire quelque bévue que la malicieuse vieille élève la voix pour souligner cette bévue, et qu'elle l'examine sous toutes ses faces à travers ses impitoyables lunettes, et qu'elle la retourne comme un ob-

jet ridicule piqué au bout de son aiguille à tricoter.

Chère grand'mère, si elle avait eu seulement l'idée de parler à temps et de prévenir les inconséquences de son vieil étourneau.

Mais apparemment qu'il y avait des préjugés à son époque. On ne parlait pas encore des "droits égaux."

Bénis soient-ils les droits égaux, s'ils ont pour effet de remettre un peu d'équilibre dans la balance de nos facultés !

Ce qu'il y a de certain, c'est que la perspicacité de cet ascendant—à quelque sexe qu'il appartint—est étonnante ; mais, Bonté divine ! que l'autre vieux devait avoir la tête dure ! Rien ne le corrige.

Il semblerait que les mordants commentaires de son sévère critique dussent lui servir d'avertissements, de préventifs contre les futures folies. Il n'en est rien.

— Tourne ta langue sept fois avant de parler, ne cesse-t-on de lui crier.

— Il veut bien la tourner sa langue—il n'est pas fanatique—mais ça ne l'empêche pas de lancer ce qu'il y avait au bout.

Avec bonhommie d'ailleurs il convient de ses faux-pas en face de son juge, quand ils sont consommés.

La vérité vraie est que mon pire ennemi ne saurait m'abimer mieux que je ne le fais moi-même, que le meilleur observateur ne pourrait rien m'apprendre de mes travers et ridicules, et que le critique le plus malveillant serait incapable de les peindre avec une plus féroce précision.

Il est bon de se connaître parfaitement, paraît-il mais le bien par excellence serait d'avoir la maîtrise de soi.

Il manque un ressort nécessaire aux natures comme la mienne.

Certains physiologistes prétendent que nous sommes tous un peu fous—l'un deux a même soutenu qu'il faut avoir plusieurs manies ; ceux qui n'en ont qu'une on les enferme. Je viens de mesurer mon degré. Une seule chose m'en console : C'est qu'il suffit à me tenir hors du cabanon.

*Muscadin.*

## Bebe et L'Étymologie

Le papa de Margot (Margot la mignonne, Margot la terrible qui (de sa menotte rose, saccage et brise tout), le papa de cette petite Vandale cynique et potelée lisait l'autre jour dans sa bibliothèque les lettres écrites par le chevalier de Lévis, durant son séjour au Canada. Il en était rendu dans cette série de supplications—adressées, soit à des personnages de la Cour ayant quelque crédit, soit aux parents ou aux amies que le brave soldat possédait en France—à la lettre contenant ces mots : "Si je pouvais obtenir une place de *menin*."

—Une place de *menin*?... quel poste d'honneur, quel grade cela pouvait-il être?...

Pauvres plébéiens que nous sommes, les emplois glorieux auxquels les rois appelaient leurs vaillants défenseurs—jusqu'au nom de ces emplois nous sont inconnus !

Notre ami se levait donc pour aller consulter son dictionnaire, quand il entend sa femme approcher en lui criant :

—Qu'as-tu fait de Bébé? Comment ! elle n'est

pas avec toi ! Je suis sûre alors qu'elle est rendue aux *Meni-menin* !...

—*Meni-menin* ! répéta le gardien de Margot intrigué, en suivant sa femme au salon. Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Mais, c'est le mot par lequel Margot désigne les porcelaines et les bibelots de la vitrine du salon... Elle ne pense qu'à s'en emparer...

Bébé, inutile de le dire, était en ceci victime du plus odieux jugement téméraire. Tout simplement assise sur le tapis, derrière le fauteuil de son papa, elle occupait ses loisirs en mangeant un grand morceau de papier.

Tandis qu'on l'enlevait en la grondant pour cette peccadille et en tonnant fort aussi contre son père, reconnu indigne de toute confiance, celui-ci remettait la main sur son dictionnaire—de plus en plus impatient d'apprendre la signification de ce mot *menin*, dont il constatait inopinément le double emploi.

Il avait bien osé répliquer à la semonce méritée

—une fois sa femme disparue et trop loin pour l'entendre:

—Que veux-tu, ma chère, nous ne sommes pas faits pour être bonnes d'enfants!

S'étant offert cette réparation inoffensive, il lut, —non sans étonnement, la définition suivante :

“MENIN. Emploi des gentilshommes attachés aux jeunes enfants du roi pour les aider dans leurs jeux, etc...”

Le baragouin de Margot et le mot tracé par la main du noble chevalier avaient donc au fond la

même étymologie !...Et il y avait donc réellement des hommes—des guerriers ! consentant à devenir—“bonnes d'enfants !”...

Cela, de prime abord ne lui sembla pas une chose aussi naturelle qu'à ce dévoué serviteur du roi.

—Une place de *meni-menin* au héros de sainte Foye, soupira le papa de Margot, en refermant son dictionnaire C'est égal, c'est raide !

*Jacqueline.*

### La Correspondance pour toutes les Circonstances de la Vie

MADAME DE BRIVES À M. CLÉMENT, PROFESSEUR DE PIANO.

Paris, 10, avenue de l'Alma, le 22 mai 18—.

*Monsieur,*

Ma chère fillette! est bien souffrante. Le médecin, qui ne peut encore se prononcer, recommande un repos absolu, pendant toute la semaine.

Elle ne pourra donc pas prendre sa leçon après demain, et j'ai voulu vous prévenir dès aujourd'hui, afin que vous puissiez disposer de l'heure que vous lui auriez consacrée.

J'espère que cette interruption de vos bonnes leçons sera courte, et je vous prie, Monsieur, de recevoir l'expression de nos sentiments les meilleurs.

SERGINES-BRIVES.

*P.-S.*—Dès que ma petite fille pourra travailler, je vous enverrai un petit mot.

LAURENCE DE BRIVES À HENRI DE SERGINES.

Chalet du Sentier, Villers-sur-Mer (Calvados).  
Saint-Henri, 18—.

Bonne fête, chère oncle Henri ; bonne, joyeuse et heureuse fête.

Nous irons tout à l'heure, maman et moi, prier ton patron à l'église, pour qu'il te protège.

Viendras-tu ce mois-ci à Villers, ou attendras-tu les vacances de Roger ? Comme papa s'absente assez souvent, maman serait bien plus tranquille si tu venais tout de suite pour nous garder. Tu sais, nous sommes deux peureuses.

Tu passerais tout de même le mois d'août avec nous. Quel plaisir quand tu es là ! Tu es si gentil, tu sais si bien nous distraire, tu connais tant de choses amusantes !

Il y a beaucoup de monde à Villers, maman dit que ça te plaira.

Au revoir, cher oncle Henri. Maman et moi nous t'embrassons comme nous t'aimons...joliment, va.

Ta nièce,  
LAURENCE.

HENRI DE SERGINES À LAURENCE DE BRIVES.

Paris, le 16 juillet 18—.

Merci, ma chère mignonne, pour cette gentille lettre de Saint-Henri que tu m'as écrite.

Je ne puis partir tout de suite pour Villers, mais ton père, que j'ai vu tout à l'heure, retourne près de vous demain et ne vous quittera plus. C'est moi qui amènerai Roger. Donc à bientôt.

J'apporterai un jeu très amusant, et il faudra que ton frère et toi vous deveniez rapidement aussi forts que le professeur. Je ne dis rien de plus pour vous laisser la surprise.

Je vous promets aussi de belles pêches, et je louerai un bateau pour vous promener. J'espère que tu ne seras plus aussi poltronne que l'an dernier.

Je t'embrasse bien des fois, ma petite Laurence. Embrasse ta mère pour moi.

Ton oncle qui t'aime...joliment aussi, va.

HENRI.

LAURENCE DE BRIVES À ROGER DE BRIVES.

La Chênaie, 16 juillet 18—.

*Mon cher petit Roger,*

Encore dix jours à t'attendre, cela me paraît très long. Tu dois être aussi bien impatient d'arriver.

Si tu savais comme c'est joli ici ! tout est vert, tout est frais, on respire enfin. Tu dois avoir chaud à Paris !

Il y a des fruits en masse ; maman s'est mise à faire des confitures tout de suite.

Nous avons reçu ce matin une lettre de papa qui annonce oncle Henri avec lui et toi. Nous allons bien courir et bien nous amuser.

L'âne a beaucoup grandi et grossi ; je ne le reconnaissais pas. Mais lui n'avait pas oublié sa maîtresse, ni les morceaux de sucre. Je suis sûre qu'il sera content de te revoir.

Ma nourrice et Julienne viendront pour la fête ; nous ferons avec elles une partie dans la forêt.

A bientôt, mon cher petit Roger, j'espère que tu auras de beaux prix. J'en serai bien contente et bien fière.

Maman ne peut pas t'écrire aujourd'hui. Elle t'embrasse bien des fois et te recommande de ne rien oublier de tes petites affaires.

Ta petite sœur qui t'aime.

LAURENCE.

ROGER DE BRIVES À LAURENCE DE BRIVES.

Paris, 18 juillet 18—.

*Ma chère petite Laurence,*

Je veux tout de suite répondre à ton aimable petite lettre ; demain, je n'aurais plus le temps d'écrire.

Je suis très flatté que l'âne me réserve un bon accueil. Petite folle ! souhaite-lui le bonjour de ma part, et donne-lui deux morceaux de sucre pour moi, quoique je ne partage pas ton enthousiasme délirant pour ce quadrupède. (Tu sauras que ce mot désigne des bêtes à quatre pieds.) J'aime mieux le cheval ; c'est un quadrupède aussi, mais il a un bien autre galbe (comme dit mon ami Maurice Trèves), que ton âne, si gros qu'il soit.

Et puis, sur un âne, on n'a vraiment pas aussi bon air que sur le dos d'un cheval. Tu en jugeras pendant les vacances, quand je ferai admirer à maman et à toi mes talents d'écuyer.

Je serai très content de voir Julienne, qui est une bonne fille pas peureuse. Et l'oncle Henri me promet toutes sortes de divertissements à la Chênaie. Mes camarades l'appellent le roi des oncles : chaque fois qu'il vient me voir, nous faisons ensuite un gala splendide...je ne dis pas épatant, puisque maman n'aime pas ce mot.

J'espère qu'on fera encore des confitures pendant mes vacances. J'aime toujours beaucoup l'écume.

Embrasse bien maman pour moi. Je n'oublierai rien. J'ai vu papa hier. Il arrivera à la Chênaie ce soir. Tu seras bien contente, poltronne.

Je t'embrasse mille fois, ma chère Laurence,

Ton frère,

ROGER.

ROGER DE BRIVES À MADAME DE BRIVES.

Paris, le 19 juillet 18—.

*Ma chère maman,*

Je te souhaite une bonne fête. Je regrette bien que la Sainte-Marguerite ne tombe pas pendant les vacances, j'aurais tiré ce jour-là un beau feu d'artifice en ton honneur.

Ne crains rien, je me porte bien quoiqu'on bûche ferme. Mais je serai bien content d'aller en vacances pour me reposer et me promener.

Oncle Henri est venu me voir hier. Il m'a apporté tant de gâteaux que j'ai pu faire goûter toute la classe. C'était un vrai festin.

Laurence doit m'attendre avec impatience pour aller à la pêche.

Veux-tu bien dire à papa que je suis premier en composition latine. La nouvelle est pour toi aussi.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur et une fois de plus, puisque c'est ta fête. Embrasse pour moi papa et Laurence.

Ton fils respectueux qui t'aime,

ROGER.

MADAME DE BRIVES À ROGER DE BRIVES.

Chalet des Alcyons, Cabourg (Calvados).

21 juillet 18—.

*Mon fils chéri,*

Je suis bien touchée que tu n'aies pas oublié le jour de ma fête. On tirera un feu d'artifice aux vacances, pour le plaisir de tout le monde, papa l'a promis en lisant ta lettre.

J'ai bien regretté que la santé de Berthe (1) nous ait forcés à partir avant les vacances, puisque cela me prive de voir mon cher garçon chaque jour. Mais je suis heureuse que tu supportes courageusement notre absence.

(1) La femme de chambre.

N'oublie pas toutes les recommandations que ton père t'a faites. Suis bien ses conseils. Moi, j'insiste encore sur les grands soins de propreté. Les collégiens ne se servent guère des ustensiles de toilette dont ils sont pourvus, et ils économisent l'eau plus que l'encre. Ne va pas, mon petit Roger, perdre tes bonnes habitudes.

Laurence sera, en effet, bien contente de retrouver son compagnon de jeux. Elle est toujours bonne et travailleuse, désireuse de nous satisfaire. Elle parle toute la journée de son frère.

Tu as très bien fait de partager avec tes camarades les gâteaux de l'oncle Henri.

Papa te permet d'amener le pauvre petit Raoul Trouvé qui n'a plus de mère et dont le père est si loin. On le reconduira à Paris, quand sa tante y sera de retour. Nous tâcherons de distraire beaucoup le pauvre enfant. Je suis tout émue, tout attendrie de le voir toujours pleurer sa chère maman. Tu as eu une bonne pensée, mon fils, en

demandant à ton père de recevoir ce pauvre petit pendant une quinzaine de jours. Quelle tristesse de plus, s'il lui avait fallu attendre tout seul à Henri IV l'arrivée de sa tante.

Au revoir, mon cher garçon, nous comptons les jours qui nous séparent des vacances. Papa est très content de toi, et je partage sa satisfaction. Je t'embrasse avec une vive tendresse. Papa et Laurence t'embrassent bien des fois.

Ta mère qui t'aime bien,

SERGINES-BRIVES.

M. DE BRIVES AU PROVISEUR DU LYCÉE  
HENRI IV.

Cabourg (Calvados), le 21 juillet 18—.

*Monsieur le Proviseur,*

Mon fils nous a beaucoup parlé d'un aimable petit camarade, Raoul Trouvé, qui vient de perdre sa mère, et dont le père et tous les parents sont loin de Paris pour l'instant.

Nous voudrions, ma femme et moi, que cet enfant nous fût confié jusqu'à l'arrivée à Paris de sa tante et correspondante. Mon beau-frère nous l'amènerait avec mon fils. Ce serait faire un grand plaisir à ce dernier, et nous consolerions de notre mieux le petit orphelin.

J'espère que vous pourrez faire droit à notre requête, et je profite de cette occasion pour vous remercier des bons soins que mon fils reçoit à Henri IV.

Veuillez recevoir, Monsieur le Proviseur, l'expression de mes sentiments dévoués et les plus distingués.

M. DE BRIVES.

### La Première Punition

Il dort du sommeil de l'enfance . .  
Sa mère est près de lui, son front est soucieux  
En songeant qu'un jour la souffrance  
Fera pleurer parfois cet enfant si joyeux :  
Pourtant déjà son cœur soupire . .  
Pourquoi ? Près d'un enfant tout se fait caressant :  
Que ne garde-t-il son sourire ?  
A cet âge est-il donc un chagrin si cuisant :  
L'on a privé de confiture  
Ce chérubin bouclé devenu trop gamin,  
Et pour cette mésaventure  
L'on voit, dans son lit blanc, tressaillir le bambin,  
Ah ! cher petit, garde tes larmes :  
Le printemps est à toi, quelle belle saison !  
Ris de ton rire plein de charmes

Et chasse nos soucis par ta folle charson.  
Bondis, léger, sur la prairie ;  
Cueille : là, sous ta main, sont des milliers de fleurs.  
A nous la tombe, à toi la vie ;  
Garde pour toi la joie et laisse-nous les pleurs.  
Au réveil regarde ta mère :  
Elle a pleuré, vois-tu, sur son petit enfant ?  
Embrasse cette larme amère,  
Et dis tout bas : " Maman, je ne suis plus méchant."  
Alors que ton cœur se rassure  
Car ta mère attendrie et baisant son blondin :  
" Je vais chercher la confiture ;  
" A petite maman, ne fais plus de chagrin ! "

13 décembre 1893.

Henry de Belloy.

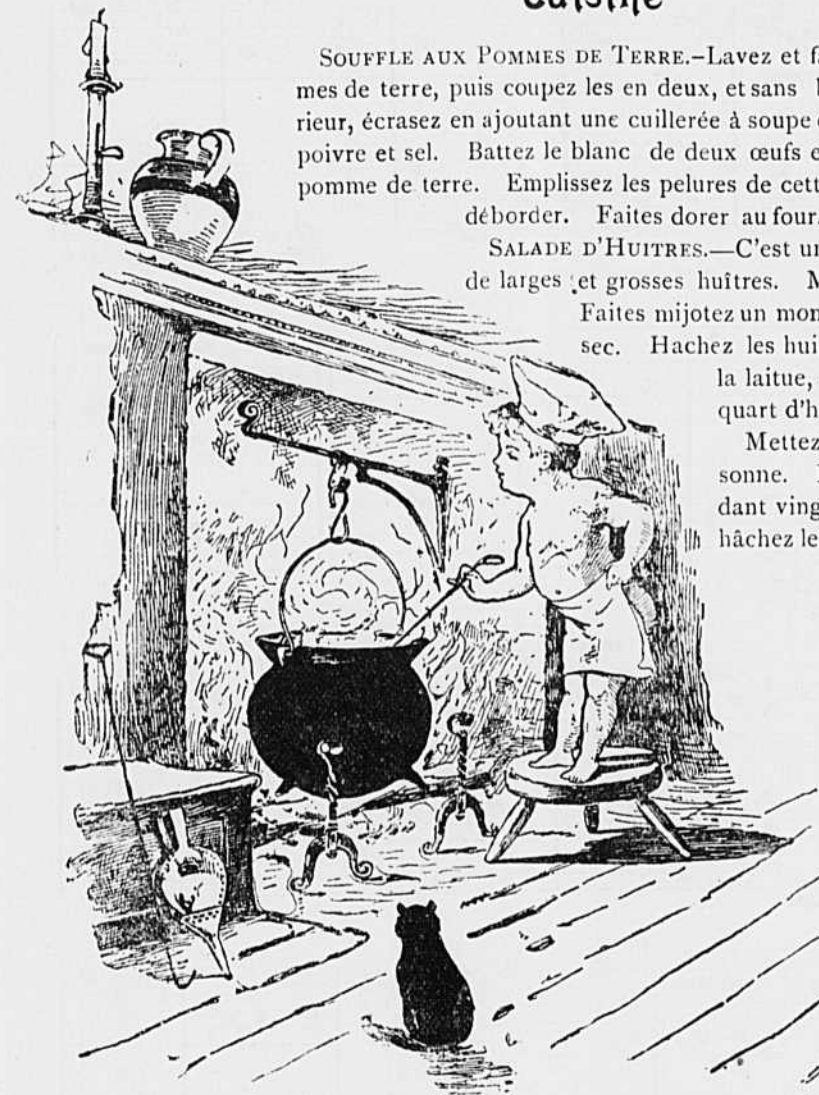
## Cuisine

**SOUFFLE AUX POMMES DE TERRE.**—Lavez et faites rôtir trois grosses pommes de terre, puis coupez les en deux, et sans briser la pelure retirez l'intérieur, écrasez en ajoutant une cuillerée à soupe de beurre, une de lait chaud, poivre et sel. Battez le blanc de deux œufs en neige, et mélangez avec la pomme de terre. Emplissez les pelures de cette pâte, la faisant légèrement déborder. Faites dorer au four.

**SALADE D'HUITRES.**—C'est un plat délicieux. Choisissez de larges et grosses huitres. Mettez en six par personne. Faites mijoter un moment dans leur jus, et coulez à sec. Hachez les huitres menu, et melez avec de

la laitue, et faites mariner pendant un quart d'heure dans la sauce suivante :

Mettez un œuf pour chaque personne. Faites bouillir les œufs pendant vingt minutes. Enlevez les blancs, hâchez les en petits morceaux, et ajoutez aux huitres et à la laitue. Ecrasez les jaunes cuits en les mêlant à des jaunes crus dans la proportion d'un œuf cru pour six œufs cuits. Ajoutez lentement, en remuant vigoureusement, de l'huile d'olive. Assaisonnez de moutarde, sel et poivre, et de jus de citron. Pour finir, battez les blancs d'œufs crus en neige, et incorporez à la sauce. L'addition des blancs donne une consistance crémeuse à cette mayonnaise.



**CROQUETTES AUX HUITRES.**—Prenez vingt-cinq grosses huitres avec une roquille de leur jus, une roquille de crème fraîche, une cuillerée à soupe de beurre, deux de farine, une de persil haché, deux jaunes d'œufs, le quart d'une muscade, et procédez comme suit :

Faites bouillir les huitres dans leur jus pendant cinq minutes en remuant constamment. Retirez du feu et coulez. Hachez les huitres très menu. Maintenant mettez dans une casserole la roquille de jus, la farine et le beurre avec les huitres hachées. Remuez tandis que cela épaissit sur le feu ; ajoutez alors les jaunes d'œufs, et remuez encore pendant une minute. Retirez du feu, assaisonnez de persil, sel, poivre rouge et muscade. Confondez bien ensemble et faites refroidir. Donnez alors à la pâte la forme de croquettes, roulez dans de l'œuf puis dans la chapelure et faites frire dans la graisse bouillante.

# AIR DE BALLET

EXTRAIT DE "POCHARD"

Pantomime de M. MAX MAUREY.

Musique inédite de RODOLPHE BERGER.

INTR.

*rall.* *poco*

VALSE.

*a* *poco* *léger*

Third system of the musical score, piano and bass staves.

Fourth system of the musical score, piano and bass staves.

*mf*

Fifth system of the musical score, piano and bass staves.

First system of a musical score. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The key signature has two sharps (F# and C#). The music features chords and single notes in both hands, with some beamed eighth notes in the bass line.

Second system of the musical score. It continues with two staves. The treble staff has several measures with beamed eighth notes and slurs. The bass staff continues with chords and single notes.

Third system of the musical score. It features a treble staff with a *tr* (trill) marking and a *tr* (trill) marking. The system is divided into two parts, labeled '1' and '2'. The bass staff has chords and single notes.

Fourth system of the musical score. It consists of two staves. The treble staff has a *tr* (trill) marking. The music continues with chords and single notes in both hands.

Fifth system of the musical score. It consists of two staves. The treble staff has a *tr* (trill) marking. The music continues with chords and single notes in both hands.

First system of a musical score, consisting of two staves (treble and bass clef). The key signature is two sharps (F# and C#). The music features a melodic line in the treble clef and a harmonic accompaniment in the bass clef. A dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) is present in the second measure of the second staff.

Second system of the musical score. It continues the melodic and harmonic lines from the first system. A dynamic marking of *mf* is visible in the second measure of the second staff. The system concludes with a double bar line.

Third system of the musical score. The melodic line in the treble clef shows some grace notes. A dynamic marking of *f* (forte) is present in the fourth measure of the second staff. The system ends with a double bar line.

Fourth system of the musical score. The treble clef staff features a prominent melodic line with a long, sweeping slur. The bass clef staff provides a steady accompaniment. The system concludes with a double bar line.

Fifth system of the musical score. The treble clef staff contains a melodic line with a slur and a dynamic marking of *mf*. The bass clef staff continues the accompaniment. The system concludes with a double bar line.

## Les "Matinées Enfantines" a Paris

Il y aurait dans ce genre de divertissement un moyen d'enseigner une foule de choses aux enfants, que nous recommandons aux directeurs de l'Académie Nationale de la rue St. Laurent :

Un de nos confrères, M. Bloch, a eu l'idée de reprendre les traditions longtemps interrompues du théâtre Séraphin et du théâtre Comte. Il s'est entendu avec le directeur des Nouveautés pour avoir sa salle à de certains après-midi, et pour y donner un spectacle approprié au goût des enfants. Il est certain que Guignol ne leur suffit plus. Guignol, d'ailleurs, n'opère qu'en plein air ; c'est plutôt un spectacle d'été. On les mène une fois par hasard aux féeries ; mais les féeries en général finissent tard, et le lendemain ils ont mal à la tête.

Oserai-je même faire remarquer que les féeries et les pièces à spectacle d'aujourd'hui sont moins propres que celles du temps jadis à amuser les bébés. Les *Pilules du diable* et le *Pied de mou-ton* étaient moins somptueusement montés que telle ou telle féerie qu'on nous donne à présent ; il y avait moins de musique et des apothéoses moins riches. Mais le dialogue était bon enfant et les trucs plaisaient par leur ingéniosité.

La vérité est qu'on ne sait à cette heure où mener les petits enfants. Le soir, on les couche ; voilà qui va bien. Mais l'après-midi ? S'il pleut, ou si le froid est trop vif, on en est bien embarrassé du déjeuner au dîner ; ils emplissent la maison de bruit ; ils y cassent tout.

Bloch a donc comblé une lacune en ouvrant des matinées enfantines aux Nouveautés. Le difficile était de composer le spectacle. Quel pouvait bien être le goût de ce petit public ? Il y avait grande apparence qu'il ne se contenterait pas à aussi peu de frais que ceux qui applaudirent un demi-siècle durant le *Pont cassé* de Séraphin. Un passant demandait à un paysan en train de piocher : "Quelle heure est-il ?" et le paysan, qui lui tournait le dos, répondait d'un air narquois :

Regarde au cadran solaire,  
Laire, laire, laire,  
Regarde au cadran solaire.

Nous éclatons de rire encore, il y a soixante

ans, à cette plaisanterie naïve. Nous avons le cœur ingénu. Nos enfants sont nés compliqués : ils aiment davantage ce qui reluit, ce qui a l'attrait du luxe.

Le premier spectacle qui leur a été offert, et qui sera donné tous les jours de cette semaine de fête, est ingénieusement composé. La pavane dansée par six petites filles, les petites Pérez, a beaucoup réussi ; les enfants, qui étaient en grand nombre dans la salle, l'ont fait bisser, et nous-mêmes nous l'avons revue avec plaisir. Il en a été de même des Marionnettes animées, qui par un truc surprenant présentent de vraies têtes d'hommes et de femmes sur des corps grêles de poupées. L'effet est curieux et plaisant. Ces grosses voix sortant de corps minuscules qui s'agitent et dansent ont beaucoup amusé. Nous avons retrouvé là Mlle Auguez avec ses rondes d'enfants, qui avaient eu tant de succès l'an dernier à la Bodinière. Bloch avait écrit un petit acte, la *Redingote*, pour le premier spectacle. Il a tout de suite rencontré la note. Il s'agit d'un pauvre pion à qui ses élèves font des farces. La dernière est de lui planter des aiguilles dans son fauteuil. Il s'y déchire sa redingote, sa pauvre vieille redingote, la seule qu'il possède. Il fond en larmes, et les enfants touchés se côtoient pour lui en acheter une autre. Guyon fils a fort bien joué la scène, et les gamins et gamines qui lui donnent la réplique ont beaucoup de gaieté et de verve.

Le tout s'est terminé par une pantomime, qui est imitée de la pantomime classique : *l'Ours et la sentinelle*.

J'ai demandé à Bloch que l'on ajoutât à cette affiche Polichinelle ou Pierrot, l'un recevant, l'autre donnant des gifles ou des coups de pied. La chose sera faite. Mais, tel qu'il est, ce spectacle a diverti les enfants à ce point que mon petit bonhomme, qui a trois ans, ne voulait plus s'en aller, et que, le rideau tombé, il se cramponnait au velours de la loge.

—Je veux rester ! criait-il. On va jouer encore !

Et comme Bloch était venu me serrer la main au départ :

—Voilà, lui dis-je en lui montrant le bébé, furieux qu'on l'emportât, voilà le plus bel éloge que l'on puisse faire de votre spectacle.

Francisque Sarcey.



## LES TROUPEAUX AGRESSIFS.

On s'est souvent demandé, avec une certaine curiosité, ce qui se produirait si les animaux parvenaient à s'entendre et à se coaliser au moyen de signes plus parfaits que leurs signes de reconnaissance élémentaires dérivés de leur prestigieux instinct. Des grèves de chiens de berger, des attaques de chats, des révoltes de chevaux, marchant en bon ordre et exposant de justes revendications, voilà une perspective poétique qui ne manque pas d'originalité. Mais les pauvres bêtes ne parlent pas, heureusement pour nous !

Cependant, on constate, de temps à autre, des mouvements concertés d'une façon curieuse. Pendant longtemps, les troupeaux de bœufs et de buffles aux États-Unis se sont opposés avec opiniâtreté à la circulation des trains de chemin de fer. Il fallait munir les locomotives à l'avant d'un "chasse-bœuf," qu'elles conservent encore dans l'outre-Atlantique.

Tout récemment nous en avons eu deux exemples en Europe. A Villeurbanne, sur la ligne de l'Est de Lyon, un troupeau d'ânes, que leur conducteur ramenait du marché, après avoir brouté sur les talus de la voie ferrée, s'est engagé dessus. Un train est survenu en sifflant, à la joie des aliborons, qui se sont mis à gambader autour, à se rouler devant, les jambes en l'air, à venir regarder les voyageurs par les portières. C'est à grand-peine que le mécanicien a pu se sortir d'affaire sans opérer une hécatombe qui eût fait baisser brusquement les tarifs du légendaire saucisson de Lyon.

En Espagne, sur la frontière portugaise, ce sont des taureaux qui ont manifesté contre les courses auxquelles ils étaient destinés. Un des animaux a fait dérailler le train en se couchant sur la voie ; les autres l'ont chargé avec fureur, épouvantant les voyageurs, qui les accablèrent vainement, pendant deux heures, d'injures et de projectiles parmi lesquels brillaient les valises et les couvertures de voyage.

Finalement, la locomotive a eu le dessus, et sanctionné, une fois de plus, le mot du grand Stephenson, lors de la création des chemins de fer : "Qu'arrivera-t-il, lui demandait un de ses collègues, si une vache vient à se coucher devant un train de chemin de fer ?" — "Beaucoup de mal pour la vache," répondit flegmatiquement Stephenson.

On n'en a pas moins mis des clôtures le long des voies ferrées, et elles ne sont pas toujours inutiles.

## LA SCIENCE DU MÉNAGE.

Une maîtresse de maison éprouvait toutes sortes de pertes dans son ménage, et ses revenus diminuaient d'année en année.

Elle alla voir un vieil ermite qui habitait dans la forêt, et lui confia le mauvais état de ses affaires : " Il faut nécessairement, dit-elle, qu'il se passe dans la maison quelque chose de surnaturel. Ne connaissez-vous pas le moyen pour remédier au mal ? "

L'ermite, qui était un bon vieillard, d'une humeur enjouée, lui dit d'attendre quelques instants.

# L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

## La Morphine, de l'Opium....

ET DES **Boissons Alcooliques.**

69 RUE OSBORNE

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.

Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents États des États-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

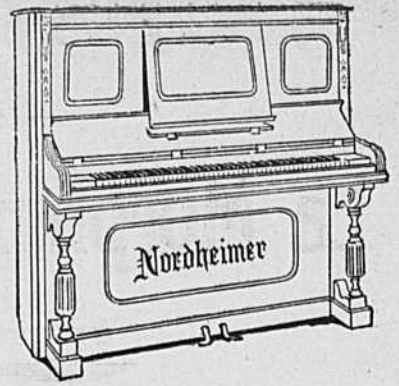
Les cas particuliers sont traités à domicile.

# STEINWAY PIANOS,

Pianos Steinway,  
Pianos Chickering.

# CHICKERING PIANOS

Les meilleurs pianos du monde. Dignes d'éloges. En grand usage. Aimés par Paderewski, Rubenstein, Joseffy, Saint-Saëns, Félicien David, Ambroise Thomas, Wagner, Liszt, Dr. Packmann, et tous les plus grands artistes et compositeurs des temps modernes.



Entrepôt à Montreal.

**CHEZ NORDHEIMER,  
213 RUE ST. JACQUES.**



Quelque chose a admirer....



ou

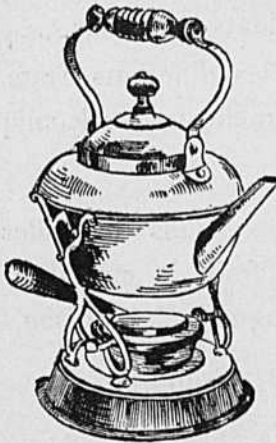
**C'EST UN JOLI SOULIER  
UNE JOLIE PANTOUFE.**

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres, et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par nous. Nous garantissons que nos souliers sont les meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

**W. H. STEWART,**

**2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.**

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.



**BOULLOIRE**

Pour thé de cinq heures.

**TRES FASHIONABLE.**

Cuivre d'un excellent fini.

Prix, \$2.90.



**Verre en cristal de roche.**

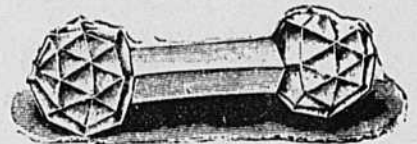
Gravé tel que le modèle ci-dessus.

\$1.20 la douzaine.



**Jardinières Nouvelles**

Aux prix de 90c., \$1.25 et \$1.50.



**SUPPORTS**

Pour couteaux, en verre coupé, 80c. la paire.

Services a The et a Diner Spécialité de la maison

**A.T. WILEY & CIE.,** 1803 rue Notre-Dame et  
2341 rue Ste-Catherine.

Bientôt il lui apporta une petite cassette, et lui dit : " Portez cette cassette, trois fois le jour et trois fois la nuit, à la cave dans la cuisine, dans les étables et dans tous les coins et recoins de votre domaine, et au bout de l'année vous me rapporterez ma cassette."

La bonne femme eut confiance dans la cassette, et la promena régulièrement pendant un an dans la maison.

Le premier jour quand elle descendit à la cave, elle surprit un valet qui se disposait à emporter une cruche de bière. Lorsqu'à une heure avancée de la nuit elle y visita sa cuisine, elle y trouva des servantes qui se préparaient un repas. En parcourant les étables, elle vit des vaches enfoncées dans le fumier, et les chevaux qui, au lieu d'avoine n'avaient que du vin et n'étaient pas étrillés. Chaque jour elle eut à corriger des abus.

Quand l'année fut écoulée, elle retourna toute joyeuse chez l'ermite.

— Tout va mieux à présent, lui dit-elle ; mais

laissez moi la cassette encore une année, car elle fait bien marcher mes affaires.

— Je ne puis vous laisser la cassette, répondit l'ermite ; mais je vous donnerai volontiers le remède qui y est enfermé.

Il ouvrit la cassette et en tira un morceau de papier portant ces mots :

" Si tu veux que ta maison aille bien, surveille-la toi-même ! "

—  
Une pensée chinoise :

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, les escaliers des temples usés et ceux des tribunaux couverts d'herbe, quand enfin les médecins vont à pied, les boulangers à cheval et les lettrés en voiture, l'empire est bien gouverné.

—  
Nous engageons nos lecteurs à visiter l'exposition de Peintures dont la salon est au Phillips Square, chez l'*Association Artistique*.

### M. Ernest Legouve

Heureuses les jeunes filles qui eurent pour professeur de littérature l'éminent académicien. En voilà qui couraient grand risque de devenir *savantes*. Ce sont les élèves de l'École Normale de Sèvres :

Avec un zèle dont il était difficile d'imaginer que son âge le rendit capable, M. Legouvé allait à Sèvres chaque semaine, quelquefois à plusieurs reprises ; et toujours, en voyant arriver d'un pas alerte ce vieillard diligent, la tête décharnée comme maintenue sur un corps amaigri mais droit par les trois tours d'une haute cravate noire, le regard doux et bienveillant quoique chargé de malice, le geste discret et gracieux, la voix mordante, pressante mais d'une exquise courtoisie dont le secret se perd, toujours maîtresses et élèves ont eu ce sentiment que leur directeur était aussi leur ami le plus dévoué, en même temps que le plus jaloux de l'honneur de la maison.

Professeur à l'occasion, M. Legouvé enseignait, par le précepte et par l'exemple, l'art de la lecture qui lui tient au cœur. " On ne lit bien un texte, répétait-il, qu'à la condition de l'avoir bien compris. La recherche de l'intonation qui convient

à chaque phrase, à chaque mot, conduit à des trouvailles : on est surpris de découvrir certaines intentions de l'auteur qui avaient échappé jusqu'à là." Combien étaient goûtées les leçons d'un tel maître !

Avec quel soin encore il s'efforçait d'enseigner l'art de la composition littéraire, si difficile à la fois et si utile, surtout pour des jeunes filles auxquelles l'abondance même de leurs idées fait souvent perdre de vue le prix de la mise en œuvre. " Apprendre à composer, mesdemoiselles, c'est proprement apprendre à décomposer. Faites d'abord l'analyse scrupuleuse des idées avant de songer à la synthèse."

Et s'échauffant peu à peu, l'auteur dramatique apprenait à mettre en relief un mot, à faire valoir un développement, à découvrir des rapports de coordination, à comprendre des ensembles, à animer l'étude des littératures par le rapprochement des œuvres de tous les temps et de tous les pays.

L'idée primordiale du Maître est, en somme, de marquer à la femme la place qui doit lui ap-

Partenir dans la société. " Les facultés de la femme valent celles de l'homme, mais elles ne les valent que parce qu'elles ne leur ressemblent pas... Il ne s'agit pas de faire de la femme un homme, mais de compléter l'homme par la femme."

Qu'on renonce donc à apprendre aux jeunes filles tout ce que l'on apprend aux garçons : la différence doit être profonde entre l'éducation des uns et celle des autres, puisque profonde aussi est la différence de leur nature, de leur tempéra-

ment et de leurs facultés. " Il me semble, aime à répéter M. Legouvé, que Molière a résumé en un vers ce que doit être l'enseignement des jeunes filles :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Des clartés ! on ne peut pas mieux dire et plus dire. Car la clarté c'est ce qui épure, c'est ce qui guide, c'est ce qui charme, c'est ce qui réchauffe, c'est ce qui vivifie."

### L'Honneur Antique

C'est l'un des plus entraînants narrateurs de l'antiquité qui va nous raconter le célèbre épisode du sacrifice de Virginie, et nous montrer comment on entendait l'honneur en son temps. Nous présentons donc à nos lectrices, l'élégant, le séduisant historien, ami d'Auguste : TITE-LIVE.

L'événement qu'il rapporte eut, comme celui dont la belle Lucrèce avait été victime, une grande importance dans l'histoire de Rome. Il combla la mesure du despotisme et détermina une révolution.

XLIV. Rome fut ensuite le théâtre d'un nouveau crime, fruit d'une passion aveugle, dont les suites ne furent pas moins terribles que celles du déshonneur et du meurtre de Lucrèce, qui avaient chassé les Tarquins de la ville et du trône. Ainsi les décemvirs devaient finir comme les rois, et la même cause amener la destruction de leur puissance. Une passion coupable pour une jeune plébéienne s'alluma au cœur d'App. Claudius. Le père de la jeune fille, L. Virginus, un des premiers centurions dans l'armée de l'Alcide, était irréprochable comme soldat et comme citoyen. Sa femme avait vécu, ses enfants étaient élevés avec la même sévérité. Il avait promis sa fille à Icilius, ancien tribun, esprit ardent, qui avait signalé son courage pour la cause du peuple. Appius, brûlant d'amour pour cette jeune fille alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, essaya de la séduire par ses présents et ses promesses ; mais voyant que la pudeur lui fermait tout accès, il eut recours aux cruels moyens que lui fournissait son pouvoir despotique. Il chargea M. Claudius, un de ses clients, de réclamer Virginie comme son esclave, sans s'arrêter aux

demandes de liberté provisoire. L'absence du père lui semblait favorable à ses criminels projets. Virginie se rendait au forum où se tenaient, sous des baraques, les écoles publiques, quand le ministre de la passion du décemvir la saisit, en s'écriant que, née d'une de ses esclaves, elle est elle-même son esclave, et lui ordonne de le suivre, avec menace d'employer la force si elle hésite. La jeune fille, tremblante, demeure interdite. Mais aux cris de sa nourrice, qui invoquait le secours des citoyens, on s'attroupe autour d'elles. Les noms de son père Virginus, de son fiancé Icilius, ces noms chers au peuple, volent de bouche en bouche. Leur influence rallie ceux qui les connaissent ; l'énormité de l'attentat gagne les autres à la jeune fille. Elle n'avait plus à redouter de violence. Claudius alors dit qu'il n'est pas besoin d'ameuter le peuple, qu'il n'a pas recours à la force, mais à la justice, et il assigne Virginie devant le juge. Les témoins de cette scène l'engagent à s'y rendre. On arrive au tribunal d'Appius. Là, le demandeur débite une fable, d'avance connue du juge, puisqu'il en était lui-même l'auteur ; que la jeune fille, née chez lui, avait été furtivement portée dans la maison de Virginus, auquel on l'avait présentée comme la sienne. Il pouvait donner la preuve de cette supposition ; il la soumettrait au jugement de Virginus lui-même, le plus offensé par cette supercherie ; qu'en attendant, il était juste que l'esclave suivit son maître. Les défenseurs de Virginie répondent que Virginus est absent pour le service de la république ; que, si on le prévient, il comparaitra dans deux jours ; qu'il serait injuste qu'on prononçât en son absence sur l'état de ses

enfants. Ils demandent que la décision soit renvoyée au retour du père ; que, d'après la loi portée par le décevir lui-même, il accorde la liberté provisoire, et ne souffre pas qu'une jeune fille courre risque de perdre son honneur avant sa liberté.

XLV. Appius, avant de prononcer son arrêt, fit observer " qu'une preuve de son respect pour la liberté était la loi même dont les amis de Virginius appuyaient leurs prétentions ; mais qu'elle ne serait favorable à la liberté qu'autant qu'il n'y aurait de changement ni dans les faits, ni dans les personnes. Sans doute quand on réclame la liberté, comme tout citoyen a un titre légal pour agir, la liberté provisoire est de droit ; mais pour cette jeune fille, qui est encore soumise à la puissance paternelle, le maître ne peut céder sa possession à personne ; qu'il accordait qu'on fit venir le père ; mais qu'en attendant, le demandeur, pour ne pas souffrir dans sa jouissance, emmènerait la jeune fille, avec promesse de la représenter à l'arrivée de celui qu'on regardait comme son père." Tous les spectateurs murmuraient contre l'iniquité de ce jugement, sans qu'un seul osât élever de réclamations, quand survinrent P. Numitorius, oncle de la jeune fille, et son fiancé Icilius. La foule leur ouvre passage. Elle comptait surtout sur l'intervention d'Icilius pour résister à Appius ; mais le licteur déclare " que l'arrêt est prononcé," et, malgré les emportements d'Icilius, lui ordonne de se retirer. Une injustice si atroce eût révolté le caractère le plus paisible. " C'est par le fer, Appius, qu'il faut m'écarter d'ici, s'écrie Icilius, si tu veux qu'aucune voix ne s'élève contre tes secrets desseins. C'est moi qui dois épouser cette jeune fille, et qui dois l'épouser chaste et pure. Rassemble donc tous les licteurs de tes collègues, fais préparer les verges et les haches. Non, la fiancée d'Icilius ne demeurera pas hors de la maison paternelle. Non, la perte du tribunat et de l'appel au peuple, ces deux remparts de la liberté romaine, n'a point livré aux caprices de vos passions nos enfants et nos femmes ; exercez vos fureurs sur nos corps et sur nos têtes, mais respectez l'honneur de nos filles. Oui, si l'on ose employer contre elle la violence, j'implorerai pour ma fiancée l'appui des citoyens qui m'entendent, Virginius pour sa fille unique celui des soldats :

tous ensemble nous implorerons l'assistance des dieux et des hommes. Il te faudra nous égorger avant d'exécuter ton arrêt. Je t'en conjure, Appuis, songe encore une fois dans quelle entreprise tu t'engages ; Virginius, à son retour, verra ce qu'il doit faire pour sa fille ; qu'il sache seulement que, s'il cède à la demande de Claudius, il lui faudra chercher pour elle un autre époux ; mais moi, qui défends la liberté de ma fiancée, la vie me manquera plutôt que la constance."

XLVI. La multitude était soulevée, et tout annonçait une lutte. Les licteurs avaient entouré Icilius. On s'en tint pourtant aux menaces. On entendit Appius dire " que ce n'était point la défense de Virginie qu'embrassait Icilius ; que cet esprit turbulent, qui respirait encore l'orgueil du tribunat, ne cherchait qu'un prétexte pour exciter une émeute ; qu'il ne lui en fournirait pas l'occasion ce jour-là ; qu'il sût bien pourtant que ce n'était point à ses emportements, mais à l'absence de Virginius, à son titre de père, à la liberté, qu'il accordait de ne rien décider ce même jour et de ne point prononcer son arrêt ; qu'il pria M. Claudius de se relâcher de ses droits et de permettre que la jeune fille jouit de la liberté provisoire jusqu'au lendemain ; que si le père ne comparait point alors, il annonçait à Icilius et à ses pareils que le législateur ne manquerait point à sa loi, ni la fermeté au décevir ; qu'il n'aurait pas besoin de réunir les licteurs de ses collègues, que les siens suffiraient pour contenir les séditeux." Voyant l'injustice ajournée, les défenseurs de la jeune fille se retirent à l'écart, et décident qu'avant tout le frère d'Icilius et le fils de Numitorius, jeunes et agiles, courront droit à la porte et feront en tout hâte venir du camp Virginius. Le salut de sa fille dépend de son exactitude à comparaître pour la préserver de l'injustice. Ils s'empressent d'obéir, et courent à toute bride porter au père ces nouvelles. Cependant le demandeur insistait, pour obtenir caution, qu'on représenterait la jeune fille ; Icilius répondait qu'il s'en occupait, et cherchait à prolonger les débats pour laisser à ses exprès le temps d'arriver au camp les premiers, quand toute la multitude lève les mains et se montre prête à répondre pour lui. Touché jusqu'aux larmes. " Je vous remercie, s'écria-t-il ; demain j'aurai recours à vous : aujourd'hui nous avons caution

suffisante." La liberté provisoire est donc accordée à Virginie sous la garantie de sa famille. Appius, pour ne pas paraître avoir monté sur son tribunal uniquement pour cette cause, attendit encore quelques instants ; mais l'intérêt qu'inspirait cette affaire faisait oublier toutes les autres, et personne ne se présenta. Le décemvir alors regagne sa maison, et écrit à ses collègues au camp, de ne pas accorder de congé à Virginius et de s'assurer même de sa personne ; ce perfide conseil arriva, comme il le devait, trop tard. Virginius, muni de son congé, était parti dès la première veille, tandis que les dépêches qui commandaient de le retenir furent inutilement remises le lendemain matin.

#### SACRIFICE DE VIRGINIE.

XLVII. A Rome, au point du jour, toute la ville, suspendue dans l'attente, était réunie sur le forum, quand Virginius y parut avec l'extérieur d'un accusé, conduisant sa fille, les habits en lambeaux, suivie de quelques femmes d'un âge avancé, et d'une foule de défenseurs. Là, il commence à faire le tour de la place pour solliciter les citoyens. Il n'a pas recours seulement aux prières, il réclame le prix de ses services : " Tous les jours il s'expose aux hasards des combats pour leurs enfants et leurs femmes. Il n'est pas dans l'armée un soldat dont on puisse citer plus de traits de vigueur et d'audace. Quel est le fruit de ce dévouement, si dans Rome, défendue par son courage, ses enfants sont exposés aux maux qu'on redoute les derniers dans une ville prise d'assaut ? " C'est ainsi qu'il haranguait en quelque sorte la foule assemblée. Icilius faisait retentir les mêmes plaintes ; mais leurs paroles produisaient moins d'effet que le silence et les pleurs de ce cortège de femmes. Appius, dont le délire plutôt que l'amour avait troublé la raison, se roidit contre tous ces obstacles, et monte sur son tribunal. Le demandeur commençait à se plaindre " d'avoir, par la complaisance du juge pour le peuple, essuyé la veille un déni de justice ; lorsque, sans lui permettre d'exposer sa requête, sans laisser à Virginius le temps de répondre, Appius prend la parole. Il est possible que nos vieux auteurs nous aient transmis le véritable discours dont il motiva son arrêt ; mais comme je n'en ai

trouvé aucun susceptible de colorer une décision, si odieuse, je me bornerai au simple exposé du fait et à dire qu'il adjugea la jeune fille comme esclave. La surprise d'un jugement si révoltant produisit d'abord une stupeur générale et un silence de quelques instants ; mais quand Claudius s'avança pour saisir Virginie au milieu des femmes qui l'entouraient, quand on entendit retentir leurs gémissements et leurs cris lamentables, alors Virginius, avec un geste menaçant : " C'est à Icilius et non pas à toi, Appius, que j'ai promis ma fille. C'est pour un hymen honorable et non pour l'infamie que je l'ai élevée. Faut-il donc, comme les animaux domestiques et sauvages, s'accoupler au hasard ? Je ne sais si ces citoyens sont résignés à le souffrir : j'espère que ceux qui ont des armes ne le souffriront pas. " Claudius se vint repoussé par les femmes et par les défenseurs groupés autour de la jeune fille : la voix du héraut commande le silence.

XLVIII. Le décemvir, aveuglé par la passion, s'écrie : " Que les injures d'Icilius la veille, que la violence de Virginius, dont le peuple romain est témoin, lui démontrent ce qu'il sait d'ailleurs par des preuves certaines, que l'on a tenu pendant toute la nuit des conciliabules dans la ville pour exciter une sédition ; mais que, préparé à cette résistance, il s'est fait accompagner d'hommes armés, non pour troubler les citoyens paisibles, mais pour réprimer, comme il convient à la majesté de sa charge, les perturbateurs de l'Etat ; que le plus sage était de rester tranquille. Va donc, lecteur, ajoute-t-il, écarter la foule. Ouvre passage au maître pour aller saisir son esclave. " A ces menaces prononcées d'une voix tonnante et irritée, la foule s'écarte d'elle-même, et la jeune fille délaissée demeurait en proie à son ravisseur. Alors Virginius ne voyant plus d'espoir de secours : " Je te conjure d'abord, Appius, s'écrie-t-il, de pardonner à la douleur d'un père l'amertume que j'ai pu mettre dans mes reproches ; puis de me permettre de demander la vérité à la nourrice en présence de la jeune fille : si j'ai eu tort de me croire père, je m'en retournerai avec moins de douleur. " Il obtient cette faveur, tire à l'écart sa fille et la nourrice, vers le temple de Cloacine, près de l'endroit qu'on appelle aujourd'hui les boutiques Neuves ; là, saisissant le couteau d'un

boucher : " C'est, ma fille, s'écrie-t-il, le seul moyen qui me reste d'assurer ta liberté," et lui perce le cœur. Puis se tournant vers le tribunal : " Appius, ajouta-t-il, je dévoue par ce sang ta tête aux dieux infernaux." Aux cris qu'excite un coup si terrible, Appius ordonne de saisir Virginus ; mais partout le fer qu'il tient à la main lui ouvre passage. Enfin, protégé par la multitude qui le suit, il arrive à la porte. Icilius et Numitorius soulèvent le corps inanimé de la jeune fille, l'exposent aux regards du peuple, et déplorent le crime d'Appius, la fatale beauté de Virginie, la cruelle nécessité où s'est vu réduit un père. Les femmes qui les suivent font retentir l'air de leurs cris. " Est-ce pour cette destinée qu'elles mettent des enfants au jour ? Est-ce là le prix réservé à la chasteté ? " Elles ajoutent tout ce que la douleur, plus vive dans ces âmes plus faibles, sait leur inspirer de plus lamentable et de plus touchant. Mais les hommes, et surtout Icilius, ne parlaient que de la destruction du tribunal et de l'appel au peuple. Toute leur indignation était pour la patrie.

XLIX. L'atrocité du crime, et surtout l'espoir

d'en profiter pour recouvrer la liberté, soulève la multitude. Appius fait citer Icilius, et, sur son refus d'obéir, ordonne de l'arrêter. Comme ses appariteurs ne pouvaient approcher, lui-même, à la tête d'une troupe de jeunes patriciens, se fait jour à travers la foule et ordonne de le jeter dans les fers ; mais la multitude s'était rangée autour d'Icilius, et elle avait pour chefs L. Valérius et M. Horatius. Ils repoussent le licteur, et déclarent que, si l'on veut suivre les voies légales, ils offrent leur caution à Icilius contre un particulier ; que si l'on veut employer la force, on les trouvera prêts à résister. Une lutte terrible s'engage. Le licteur de décemvir porte la main sur Horatius et Valérius : le peuple brise les faisceaux. Appius monte à la tribune ; Horatius et Valérius l'y suivent. Le peuple les écoute, et couvre de ses murmures la voix du décemvir. Déjà Valérius, du ton de l'autorité, ordonnait aux licteurs de s'éloigner d'un homme qui n'était plus magistrat, quand Appius, découragé, craignant pour sa vie, se couvre la tête d'un pan de sa robe, et se retire, sans être aperçu de ses ennemis, dans une maison voisine du forum.

### Un Careme Élegant

Ecoutez l'opinion de M. Jules Lemaitre sur les auditoires aristocratiques qui se pressent dans les grandes églises de Paris, pour entendre un prédicateur renommé.

Les pauvres, c'est-à-dire ceux qui ont le plus besoin de la foi pour supporter la foi, en sont exclus. Il faut payer pour entendre la parole de Dieu. Les places sont chères. Les charmantes auditrices les font garder par leurs valets de pied. Elles arrivent dans des toilettes qui témoignent du culte qu'elles ont de leur corps, et qui sont proprement des provocations à la volupté. Celles même qui se croient pieuses, et qui observent les pratiques extérieures de leur religion, n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'est une vie chrétienne. Elles étaient au bal hier ; elles y retourneront après Pâques, ou même avant ; elles recommenceront à y montrer leurs épaules et leur gorge, sans peut-être se douter de la signification nécessaire de cette exhibition ; elles continueront à passer leurs journées dans une parfaite oisiveté et dans des frivolités ineptes, et à ignorer qu'il y a sur la terre autre chose que leur " monde." Elles pourront, d'ailleurs,—qu'elles soient ainsi naturellement ou que leurs occupations de mondaines ne leur laissent pas le temps de mal faire,—être

des épouses et des mères " correctes " et respectueuses de toutes les " bienséances."

En réalité, ce sont des perruches, et ce sont, moralement, des incurables.

A supposer que le prédicateur leur enseigne l'Évangile ou la doctrine chrétienne bravement et ingénument, elles ont des oreilles pour ne pas entendre. Ou bien, si d'aventure elles entendent, elles se scandaliseront, elles trouveront l'apôtre inconvenant. Elles hésiteront à mener leurs filles à ses sermons. Un de ces hivers, dans une des paroisses mondaines de Paris, un moine s'avisait de prêcher en disciple du Christ, de leur dire toutes leurs vérités, de leur mettre le nez dans leur hypocrisie, dans leur lâcheté, dans leur sensualité. " Enfin, ma chère, il disait des choses !" ... Un jour qu'il se disposait à trancher dans le vif (c'était, je crois, à propos du mariage tel qu'on le conçoit et le pratique dans les classes élégantes), il entendit sous sa chaire, ces paroles chuchottées par une de ses délicieuses auditrices. " Je vais être obligée de faire sortir Marguerite."

L'orateur s'arrêta, et dit simplement : " C'est ça, faites sortir Marguerite." Ce moine a toute ma sympathie.

*Jules Lemaitre.*

La Mode



## Les Origines du Charivari

La pratique de cette singulière manifestation de l'opinion populaire contre un événement, un fait qui la choque ou l'offense, remonte aux temps les plus anciens. L'usage en est encore fréquent dans nos campagnes canadiennes. Il était en pleine vigueur en France au commencement du XVII<sup>e</sup>me. siècle ; le concile provincial de Tours l'interdit sous peine d'excommunication.

Dès le moyen âge, dans la plupart des pays de l'Europe, la femme qui avait battu son mari devait monter à rebours sur un âne, et parcourir la ville ou le village en tenant l'âne par la queue. Quelquefois l'homme qui s'était laissé battre conduisait l'âne par la bride ; ainsi le voulait la sentence du juge appelé à connaître de toute querelle entre conjoints ; mais le peuple railleur et impitoyable venait à son tour exécuter quelque grotesque arrêt de sa façon. Le département de l'Ain, pays des volailles bressanes, a conservé des traces de ces mœurs d'un autre âge, entre autres la coutume drôlatique de *mener le bourru*. Cette antiphrase s'adresse aux maris assez... faibles pour se laisser battre par leurs femmes. Le sexe auquel nous devons notre père s'émeut devant cet oubli des droits de la barbe :

“ Du côté de la barbe est la toute-puissance ”

Et l'on organise un charivari en bonne forme.

A Aix en Provence le *prince des amoureux* et l'*abbé des marchands et des artisans*, personnages qui accompagnaient anciennement le Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu, en jouant des bouffonneries (autre temps, autre mœurs !) mettaient à rançon les nouveaux mariés, ou les menaçaient du tumulte et des désordres du charivari.

Avant 1826—époque où il fut interdit dans la marine française—les matelots avaient recours au charivari pour s'exciter lorsqu'ils avaient à accomplir quelque travail extraordinaire et pénible. “ C'était, dit Jal, dans les travaux de force, quelque chose de plus excitant, de plus encourageant que le chant ordinaire. S'agissait-il de déraper une ancre que ne pouvait arracher du sol ni l'air du pas redoublé chanté par tout l'équipage du cabestan, ni le pas de charge battu par le tambour ; on entamait les charivaris.”

La coutume assurant une franchise complète à toutes les témérités du matelot qui menait le charivari, selon l'expression consacrée, les personnalités les plus violentes, les traits les plus vifs, les mots les plus obscènes se débitaient pendant le charivari.

— “ Charivari ! criait-on.

— Pour qui ?

— Pour Monsieur Un Tel qui a fait telle chose aussi ! ”

*Aussi* était sacramental. C'était une assonance obligée, remarque Jal, qui donnait au charivari un certain air de chanson ; c'était aussi le signal de l'action, le mot qu'on attendait pour faire force ensemble sur les barres du cabestan. Au moment où il était prononcé toutes les voix criaient : Li ! Lo ! La ! et chacun poussait sa barre avec énergie. Si l'opération était longue, tout le monde y passait,—matelot, maître, capitaine, officiers, amiral, chacun avait sa strophe dans la satire impitoyable.

Le lieutenant en pied, le commandant, le maître d'équipage, celui, enfin, dont on ressentait immédiatement le pouvoir était surtout la victime que se choisissait le meneur.

“ Et, dit Jal, ce n'était pas seulement ses petites manies, ses habitudes, ses travers pour lesquels les matelots étaient sans pitié, comme les écoliers pour leur maître ; ce n'étaient pas seulement sa rudesse, son avarice, les mécomptes de son amour-propre que frappait le charivari. La vertu même de sa femme ou de sa fille était traduite au tribunal cynique, assuré de l'inviolabilité pendant un quart d'heure. Malheur à qui avait poussé la sévérité jusqu'à la rigueur, ou l'originalité jusqu'au ridicule ! Son nom tournait dans le charivari cruel comme celui de Jésus blasphémé dans la ronde des démons dans la nuit du sabbat ! Malheur à qui avait eu devant l'ennemi un moment d'hésitation ou de faiblesse ! car les arrêts du conseil de guerre étaient cassés au cabestan. Le procès de la gloire était revisé là ; et tel avait été absous par l'histoire, qui se voyait condamné au charivari, non par une épigramme, mais par une injure, l'injure de tout un équipage solidaire, d'un seul matelot.”

Si le charivari punissait, parfois aussi il savait récompenser, et la formule de l'éloge n'était pas moins énergique que celle du blâme.

Il y avait équité stricte et la biographie d'un officier se trouvait quelquefois réduite à deux charivaris, étrange résumé qui avait son éloquence et sa gaiété comme nos vieux noëls populaires où la mise du tiers-état flagellait la noblesse et la Cour !

Le charivari, c'était la liberté de la presse des matelots, on louait ou on se plaignait autour du cabestan parce qu'on n'avait aucun autre moyen de faire connaître ses griefs et de faire éclater sa reconnaissance.

On dit qu'un outrage violent adressé à un capitaine présent à la levée d'une ancre, outrage dont l'officier porta plainte au ministre, détermina la suppression du charivari à bord des navires de l'Etat.

Ce qui est plus vrai c'est que vers 1820, les officiers s'étant épris du commandement par le

sifflet (le tympan de nos oreilles a fait connaissance avec cet instrument peu harmonieux lors du séjour des frégates françaises dans nos ports) supprimèrent la parole, le porte-voix, et, à plus forte raison, le chant et le charivari dans les manœuvres de force.

Notre charivari canadien, en général moins féroce, a pourtant aussi ses cruautés. Plusieurs eurent un dénouement tragique, et nos cours d'assises furent souvent appelées à punir les individus qui, enlevant à la démonstration son caractère railleur et plaisant, y prirent occasion d'assouvir une vengeance ou une mortelle rancune.

Il est clair que l'immunité attachée à cette pratique est un encouragement donné aux mauvais instincts de la foule, si facilement entraînée à l'excès si on lui permet la libre expression de ses sentiments : amour ou haine, gratitude ou vengeance.

## La Ligue Fraternelle

DES ENFANTS DE FRANCE.

Dimanche dernier, on conspirait à l'Elysée. A la chute du jour, le beau salon Murat s'était éclairé de toutes les flammes de ses lustres, et les huisiers, habitués à introduire de graves personnages, porteurs de bicornes et de barrettes, au moins cravatés de blanc, s'inclinaient un peu surpris devant des visiteurs d'une autre allure, mais qui semblaient impatientement attendus.

C'étaient des jeunes filles, qui toutes ne portaient pas de robes longues, et des jeunes gens dont bien peu avaient des moustaches. Quelques personnes un peu plus mûres, parmi lesquelles le Badaud du *Figaro* faisaient fond de tapisserie, à un second plan très effacé, pour laisser toute l'initiative, toute la place à la vraie jeunesse.

C'est en effet des enfants et de très jeunes gens que la fille de M. le Président de la République avait voulu réunir pour leur exposer un projet auquel leur bonne volonté était d'avance acquise. Il s'agissait de fonder une *Ligue Fraternelle des enfants de France*, dont la formule d'adhésion, votée par acclamation, indiquera, plus que de longs discours, le but et l'esprit :

Les petits garçons, les jeunes gens, les petites filles, les jeunes filles qui, dès aujourd'hui, écriront à l'Elysée à l'adresse de la présidente de l'œuvre, Mlle Lucie Faure, pour demander à faire partie de la Ligue, recevront une formule imprimée qu'ils devront signer et remplir. Elle dit :

“ Je promets de secourir avec affection et dans “ la mesure de mes forces mes frères malheureux, “ les enfants pauvres ou abandonnés. Je promets “ aussi de verser chaque année à la caisse de la “ Ligue une cotisation de... (au moins DEUX “ francs).”

Ceux qui ont rédigé cette formule qui a le charme de la jeunesse, qui n'est ni de la philanthropie ni de la charité au sens où l'on prend ces deux mots quand on les oppose l'un à l'autre, mais seulement de l'affection, de la joie de bien faire, de la chaleur de tendresse, ceux qui ont rédigé cette formule étaient bien d'accord avec leur présidente. Elle a remué tous les cœurs par l'allocution où elle disait :

“ Ce que nous avons de plus précieux à donner est toujours ce qui vient de notre cœur...”

Ils étaient tous de cet avis-là, les jeunes filles qui faisaient une fraîche bordure à la table verte, ce jeune polytechnicien, cet élève de l'École normale, cet élève de l'École des Chartes, cet étudiant en droit, ce jeune docteur, ce licencié, ce président de l'Œuvre interscolaire, tous ces enfants de la génération nouvelle, qui se réunissaient pour travailler en commun au triomphe des idées fraternelles.

Après la formule d'adhésion, ils ont arrêté les termes de la proclamation qu'ils veulent adresser aux jeunes gens et aux enfants de France. Elle va paraître dans quelques jours.

Il ne s'agit pas de créer une œuvre nouvelle, de faire concurrence à aucune des œuvres qui existent ; on veut établir un lien entre toutes ces œuvres éparpillées, fonder comme un bureau central des secours, des assistances dont l'enfance des pauvres a besoin. On espère grouper beaucoup d'adhésions, ramasser beaucoup d'argent, mais tout autant on voudrait développer chez l'enfant heureux l'initiative de la charité, la tendresse pour ceux qui souffrent. Ainsi on sème-rait de la joie dans le présent, de la fraternité pour l'avenir. Le programme de la Ligue s'explique là-dessus en termes clairs.

C'est lui-même, l'enfant de bourgeoisie, qui, lorsqu'un petit pauvre lui tend la main dans la rue, devra prendre l'initiative d'une bonne parole. Il demandera à celui qui l'arrête sur le chemin son adresse, des détails sur sa famille. Si les parents permettent que le jeune ligueur aille porter l'au-

même dans la maison désolée, il ira ; au moins il écrira lui-même à la Société pour lui signaler l'enfant en détresse.

De plus, l'affilié de la Ligue fraternelle devra visiter, quand il en aura l'occasion, en temps de vacances, les établissements de son voisinage où des enfants abandonnés sont recueillis. Il écrira à la Ligue pour lui dire si les orphelins qu'il a vus lui ont paru bien soignés, joyeux. Il s'informerait si parmi ces enfants il y a des écoliers dociles ; il demanderait la permission à ses parents d'entrer avec eux en relation de lettres ; il leur écrira plusieurs fois dans l'année, pour leur faire sentir qu'ils ne sont pas abandonnés et que quel qu'un s'intéresse à eux dans le monde.

Dès que les ressources de la Ligue le permettront, dès que des bienfaiteurs seront venus à son secours, un petit journal tiendra les ligueurs au courant des progrès de l'œuvre, de l'emploi qu'on fait de leurs aumônes, de ces pièces blanches qui serviront à placer des enfants abandonnés dans des orphelinats et des ouvroirs, à secourir les malheureux aux minutes de terrible détresse.

Voilà le but de la Ligue, voilà les moyens dont elle compte user pour livrer bataille à la souffrance et au mal. Ses rangs vont vite se grossir. En dehors de toutes confessions religieuses, de toutes divergences politiques, il y a urgence d'élever les jeunes générations dans la religion de la souffrance humaine.

*Un Badaud.*

## Napoleon Bonaparte

Bonaparte est de petite taille, assez mal proportionné, parce que son buste trop long raccourcit le reste de son corps. Il a les cheveux rares et châains, les yeux gris bleu ; son teint, jaune tant qu'il fut maigre, devint plus tard d'un blanc mat et sans aucune couleur. Le trait de son front, l'enchâssement de son œil, la ligne du nez, tout cela est beau, et rappelle assez les médailles antiques. Sa bouche, un peu plate, devient agréable quand il rit, ses dents sont régulièrement rangées ; son menton est un peu court et sa mâchoire lourde et carrée ; il a le pied et la main jolis ; je le

remarque, parce qu'il y apportait une grande prétention.

Son attitude le porte toujours un peu en avant ; ses yeux, habituellement ternes, donnent à son visage, quand il est en repos, une expression mélancolique et méditative. Quand il s'anime par la colère, son regard devient facilement farouche et menaçant. Le rire lui va bien, il désarme et rajeunit toute sa personne. Il était alors difficile de ne pas s'y laisser prendre, tant il embellissait et changeait sa physionomie. Sa toilette a toujours été fort simple, il portait habituellement l'un

des uniformes de sa garde. Il avait de la propreté plus par système que par goût ; il se baignait souvent, quelquefois au milieu de la nuit, parce qu'il croyait cette habitude utile à sa santé. Mais hors de là, la précipitation avec laquelle il faisait toute chose ne permettait guère que ses vêtements fussent placés sur lui avec soin, et, dans les jours de gala et de grand costume, il fallait que ses valets de chambre s'entendissent entre eux pour saisir le moment de lui ajuster quelque chose. Il ne savait bien porter aucun ornement ; la moindre gêne lui a toujours paru insupportable. Il arrachait ou brisait tout ce qui lui causait le plus léger malaise, et quelquefois le pauvre valet de chambre qui lui avait attiré cette passagère contrariété recevait une preuve violente et positive de sa colère.

J'ai dit qu'il y avait une sorte de séduction dans le sourire de Bonaparte ; mais, durant tout le temps que je l'ai vu, il ne l'employait pas fréquemment. La gravité était le fond de son caractère ; non celle qui vient de la noblesse et de la dignité des habitudes, mais celle que donne la profondeur des méditations. Dans sa jeunesse, il était rêveur ; plus tard, il devint triste, et, plus tard encore, tout cela se changea en mauvaise humeur presque continuelle. Quand je commençai à le connaître, il aimait fort tout ce qui porte à la rêverie : Ossian, le demi-jour, la musique mélancolique. Je l'ai vu se passionner au murmure du vent, parler avec enthousiasme des mugissements de la mer, être tenté quelquefois de ne pas croire hors de toute vraisemblance les apparitions nocturnes ; enfin, avoir du penchant pour certaines superstitions. Lorsque, en quittant son cabinet, il rentrait le soir dans le salon de M<sup>me</sup> Bonaparte, il lui arrivait quelquefois de faire couvrir les bougies d'une gaze blanche ; il nous prescrivait un profond silence, et se plaisait à nous faire ou à nous entendre conter des histoires de revenants ; ou bien il écoutait des morceaux de musique lents et doux, exécutés par des chanteurs italiens, accompagnés seulement d'un petit nombre d'instruments légèrement ébranlés. On le voyait alors tomber dans une rêverie que chacun respectait, n'osant ni faire un mouvement ni bouger de sa place. Au sortir de cet état qui semblait lui avoir procuré une sorte de détente, il était ordinaire-

ment plus serein et plus communicatif. Il aimait alors assez rendre compte des sensations qu'il avait reçues. Il expliquait l'effet de la musique sur lui, préférant toujours celle de Paesielo, "parce que, disait-il, elle est monotone, et que les impressions qui se répètent sont les seules qui sachent s'emparer de nous." Les habitudes géométriques de son esprit l'ont toujours porté à analyser jusqu'à ses émotions. Bonaparte est l'homme qui a le plus médité sur les *pourquoi* qui régissent les actions humaines. Incessamment tendu dans les moindres actions de sa vie, se découvrant toujours un secret motif pour chacun de ses mouvements, il n'a jamais expliqué ni conçu cette nonchalance naturelle qui fait qu'on agit parfois sans projet et sans but. C'est ainsi que, jugeant toujours les autres d'après lui, il s'est si souvent trompé, et que ses conclusions et les actions qui s'ensuivaient ont donné à faux plus d'une fois.

Bonaparte manque d'éducation et de formes ; il semble qu'il ait été irrévocablement destiné à vivre sous une tente, où tout est égal, ou sur un trône, où tout est permis. Il ne sait ni entrer ni sortir d'une chambre ; il ignore comment on salue, comment on se lève ou s'assoit. Ses gestes sont courts et cassants, de même sa manière de dire et de prononcer. Dans sa bouche, j'ai vu l'italien perdre toute sa grâce. Quelle que fût la langue qu'il parlât, elle paraissait toujours ne lui être pas familière ; il semblait avoir besoin de la forcer pour exprimer sa pensée. D'ailleurs, toute règle continue lui devient une gêne insupportable, toute liberté qu'il prend lui plaît comme une victoire, et jamais il n'eût voulu céder quelque chose à la grammaire.

Il racontait que, dans sa jeunesse, il avait aimé les romans, en même temps que les sciences exactes. Peut-être que son esprit se ressentait de ce premier mélange. Mais il paraît qu'il est malheureusement tombé sur les plus mauvais de ces sortes de livres, et il a gardé un tel souvenir du plaisir qu'ils lui ont fait, que, lorsqu'il eut épousé l'archiduchesse, il lui donna *Hippolyte, Comte de Douglas et les Contemporaines* (1), "pour qu'elle

(1) *Les Contemporaines* sont un roman ou plutôt une série de petits romans ou de portraits par Rétif de La Bretonne. Je ne sais quel est ce *Comte de Douglas* (P. R.).

prit une idée, disait-il, de la délicatesse des sentiments et des usages de la société.”

Quand on veut essayer de peindre Bonaparte, il faudrait, en suivant les formes analytiques pour lesquelles il a tant de goût, pouvoir séparer en trois parts fort distinctes son âme, son cœur et son esprit, qui ne se fondaient presque jamais les uns avec les autres.

Quoique très remarquable par certaines qualités intellectuelles, rien de si rabaissé, il faut en convenir, que son âme. Nulle générosité, point de vraie grandeur. Je ne l'ai jamais vu admirer, je ne l'ai jamais vu comprendre une belle action. Toujours il se défiait des apparences d'un bon sentiment ; il ne fait nul cas de la sincérité, et n'a pas craint de dire qu'il reconnaissait la supériorité d'un homme au plus ou moins d'habileté avec laquelle il savait manier le mensonge ; et, à cette occasion, il se plaisait à rappeler que l'un de ses oncles, dès son enfance, avait prédit qu'il gouvernerait le monde, parce qu'il avait coutume de toujours mentir. “M. de Metternich, disait-il encore, est tout près d'être un homme d'Etat : il ment très bien.”

Tous les moyens de gouverner les hommes ont été pris par Bonaparte parmi ceux qui tendent à les rabaisser. Il redoutait les liens d'affection, il s'efforçait d'isoler chacun, il n'a vendu ses faveurs qu'en éveillant l'inquiétude, pensant que la vraie manière de s'attacher les individus est de les compromettre, et souvent même de les flétrir dans l'opinion. Il ne pardonnait à la vertu que lorsqu'il avait pu l'atteindre par le ridicule.

On ne peut pas dire qu'il ait vraiment aimé la gloire, il n'a pas hésité à lui préférer toujours le succès ; aussi, véritablement audacieux dans la fortune, et la poussant aussi loin qu'elle peut aller, on l'a vu constamment timide et troublé quand le malheur a pesé sur sa tête. Tout courage généreux semble lui être étranger, et, sur ce point, on n'oserait pas le dévoiler autant qu'il l'a fait lui-même par l'un de ses aveux, consacré dans une anecdote que je n'ai jamais oubliée.

Un jour,—c'était après sa défaite de Leipzig, et lorsque, de retour à Paris, il s'occupait à rassembler les débris de son armée pour défendre nos frontières,—il parlait à M. de Talleyrand du mauvais succès de la guerre d'Espagne et des embar-

ras où elle le plongeait à cette époque. Il s'ouvrait sur sa propre situation, non pas avec ce noble abandon qui ne craint pas de convenir d'une faute, mais avec ce sentiment hautain de la supériorité qui permet de ne rien dissimuler. C'est même dans cet entretien qu'au milieu de ses épanchements, M. de Talleyrand lui disant tout à coup : “Mais, à propos, vous me consultez comme si nous n'étions plus brouillés ?” Bonaparte lui répondit : “Ah ! aux circonstances, les circonstances. Laissons le passé et l'avenir, et voyons votre avis sur le moment présent.”

—Eh bien, reprit M. de Talleyrand, il ne vous reste qu'un parti à prendre : vous vous êtes trompé ; il faut le dire, et tâcher de le dire noblement. Proclamez donc que, roi par le choix des peuples, élu des nations, votre dessein n'a jamais été de vous dresser contre elles ; que, lorsque vous avez commencé la guerre d'Espagne, vous avez cru seulement délivrer les peuples du joug d'un ministre odieux, encouragé par la faiblesse de son prince ; mais que, en y regardant de plus près, vous vous apercevez que les Espagnols, quoique éclairés sur tout les torts de leur roi, n'en sont pas moins attachés à sa dynastie ; que vous allez donc la leur rendre, pour qu'il ne soit pas dit que vous vous soyez opposé à aucun vœu national. Après cette proclamation, rendez la liberté au roi Ferdinand, et retirez vos troupes. Un pareil aveu pris de si haut, et quand les étrangers sont encore hésitants sur notre frontière, ne peut que vous faire honneur, et vous êtes encore trop fort pour qu'il soit pris pour une lâcheté.

—Une lâcheté ? reprit Bonaparte ; eh ! que m'importe ! Sachez que je ne craindrais nullement d'en faire une, si elle m'était utile. Tenez, au fond, il n'y a rien de noble ni de bas dans ce monde ; j'ai dans mon caractère tout ce qui peut contribuer à affermir le pouvoir, et à tromper ceux qui prétendent me connaître. Franchement, *je suis lâche, moi, essentiellement lâche* ; je vous donne ma parole que je n'éprouverais aucune répugnance à commettre ce qu'ils appellent dans le monde une action déshonorante. Mes penchants secrets, qui sont après tout ceux de la nature, opposés à certaines affectations de grandeur dont il faut que je me décore, me donnent des ressources infinies pour déjouer les croyances de tout le

monde. Il s'agit donc seulement aujourd'hui de voir si ce que vous me conseillez s'accorde avec ma politique présente, et de chercher encore (ajouta-t-il avec un sourire de Satan, disait M. de Talleyrand) si vous n'avez point quelque intérêt secret à m'entraîner dans cette démarche."

Dussé-je prolonger ce portrait au-delà des bornes ordinaires, je ne me refuserai point à y insérer les différentes anecdotes que je ne saurais rattacher ailleurs, et qui doivent servir à prouver ce que j'avance. En voici une autre qui ne me paraît point déplacée en cet endroit : Bonaparte était sur le point de partir pour l'Égypte ; il alla voir M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères du Directoire. "J'étais dans mon lit assez malade (disait M. de Talleyrand) ; Bonaparte s'assit près de moi, m'abandonna les rêveries de sa jeune imagination, et m'intéressa par l'activité de son esprit, et aussi par les obstacles qu'il devait rencontrer dans les ennemis secrets que je lui connaissais. Il me parla de l'embarras où il se trouvait faute d'argent, et me dit qu'il ne savait où en prendre. "Tenez, lui dis-je, ouvrez mon secrétaire, vous y trouverez cent mille francs qui m'appartiennent ; ils sont à vous pour ce moment, vous me les rendrez à votre retour." Bonaparte me sauta au col, et j'éprouvai réellement un sentiment doux de sa joie. Quand il fut consul, il me rendit l'argent que je lui avais prêté ; puis il me demanda un jour : "Quel intérêt pouviez-vous donc avoir à me prêter cet argent ? Je l'ai cent fois cherché dans ma tête alors, et je ne me suis jamais bien expliqué quel avait pu être votre but. —C'est, lui répondis-je, que je n'en avais point. Je me sentais très malade ; je pouvais fort bien ne vous revoir jamais ; mais vous étiez jeune, vous me causâtes une impression vive et pénétrante, et je fus entraîné à vous rendre ce service sans la moindre arrière-pensée.—Dans ce cas, reprit Bonaparte, si c'était réellement sans prévision, vous faisiez une action de dupe."

En adoptant l'ordre que j'ai indiqué, je devrais parler maintenant du cœur de Bonaparte. Mais, s'il était possible de croire qu'un être, sur tout autre point semblable à nous, fût cependant privé de cette portion de notre organisation qui nous donne le besoin d'aimer et d'être aimés, je dirais qu'à l'instant de sa création, son cœur pourrait

fort bien avoir été oublié, ou bien peut-être était-il venu à bout de le comprimer complètement. Il s'est toujours fait trop de bruit à lui-même pour être arrêté par un sentiment affectueux, quel qu'il fût. Il ignore à peu près les liens du sang, les droits de la nature ; je ne sais même si la paternité n'eût pas échoué devant lui. Il semblerait du moins qu'elle ne lui apparaissait point comme la première de ses relations avec son fils.

Un jour, à son déjeuner, pendant lequel il avait admis Talma, ce qui lui arrivait assez fréquemment, on lui amena le jeune Napoléon. L'empereur le prend sur ses genoux, et, loin de lui faire aucune caresse, il s'amuse à le frapper, mais à la vérité légèrement ; puis, se retournant vers Talma : "Talma, lui dit-il, dites-moi ce que je fais là." Talma, comme on le pense bien, était un peu embarrassé de sa réponse. "Vous ne le voyez pas ? reprend l'empereur ; je fouette un roi !"

Malgré cette sécheresse habituelle, Bonaparte n'est pas cependant sans avoir quelquefois éprouvé de l'amour. Mais quelle manière de le sentir, bon Dieu ! D'ailleurs, comme la dévotion, on sait que l'amour prend toutes les nuances du caractère. Chez un être sensible, il se transforme presque entièrement dans l'objet aimé, tandis que, chez un homme de la trempe de Bonaparte, il ne tend qu'à exercer un despotisme de plus.

L'empereur méprise les femmes ; ce n'est pas le moyen d'apprendre à les aimer. Leur faiblesse lui apparaît comme une preuve sans réplique de leur infériorité, et le pouvoir qu'elles ont acquis dans la société lui semble une usurpation insupportable, suite et abus des progrès de cette civilisation, toujours un peu *son ennemie personnelle*, selon l'expression de M. de Talleyrand. Par ce côté, Bonaparte a éprouvé toute sa vie une sorte de gêne avec les femmes ; et, comme toute espèce de gêne lui donne de l'humeur, il les a toujours abordées de mauvaise grâce, ne sachant guère comment il faut leur parler. A la vérité, il n'a vu qu'un bien petit nombre de celles qui auraient pu redresser ses idées. On peut présumer de quelle nature furent ses liaisons dans sa première jeunesse ; il a trouvé en Italie cet abandon complet des mœurs dont la présence de l'armée française augmentait la licence, et, quand il revint en

France, la société se trouvait entièrement dispersée. Le cercle corrompu qui environnait le Directoire, ces femmes vaines et frivoles des gens d'affaires et des fournisseurs, voilà quelles Parisiennes il fut admis à connaître, et, quand il parvint au consulat et qu'il fit marier les généraux et les aides de camp, ou qu'il appela leurs épouses à la cour, il ne vit près de lui que de très jeunes personnes craintives et silencieuses, ou bien les femmes de ses compagnons d'armes, tirées tout à coup de leur très obscur réduit par la fortune de leurs maris, fortune un peu trop subite pour qu'elles en pussent supporter l'évidence.

Je serais tentée de croire que Bonaparte, presque toujours exclusivement occupé de politique, n'a guère été éveillé sur l'amour que par la vanité. Il ne faisait cas d'une femme que lorsqu'elle était belle, ou au moins jeune. Il aurait peut-être assez volontiers opiné pour que, dans un pays bien organisé, on nous tuât comme certains insectes voués à une mort prompte par la nature, lorsqu'ils ont accompli l'œuvre de la maternité. Et cependant Bonaparte a eu quelque affection pour sa première femme ; et, en effet, s'il s'est ému quelquefois, nul doute que ce n'ait été et pour elle et par elle. On a beau être Bonaparte, on ne peut pas échapper complètement à toutes les influences, et le caractère se compose, non de ce qu'on est toujours, mais de ce que l'on est le plus souvent.

Bonaparte était jeune quand il connut M<sup>me</sup> de Beauharnais ; elle avait, par le nom qu'elle portait et l'extrême élégance de ses manières, une grande supériorité sur le cercle où il la démêla. Elle s'attacha à lui, flatta son orgueil ; elle lui valut un grade élevé ; il s'accoutuma à joindre l'idée de son influence à ce qui lui arrivait d'heureux. Cette superstition, qu'elle entretenait fort habilement, a eu longtemps un grand pouvoir sur lui ; elle a même retardé plus d'une fois l'exécution de ses projets de divorce. En épousant M<sup>me</sup> de Beauharnais, Bonaparte crut s'être allié à une très grande dame ; c'était donc une conquête de plus. Je parlerai avec plus de détails du charme qu'elle sut exercer sur lui, quand je traiterai plus particulièrement d'elle.

Malgré la préférence qu'il lui accordait, je l'ai pourtant vu amoureux deux ou trois fois ; et c'est

alors qu'il donnait la mesure du despotisme de son caractère. Combien il s'irritait du moindre obstacle ! Comme il repoussait les jalouses inquiétudes de sa femme ! " Vous devez, lui dit-il, vous soumettre à toutes mes fantaisies, trouver tout simple que je me donne de pareilles distractions. J'ai le droit de répondre à toutes vos plaintes par un éternel *moi*. Je suis à part de tout le monde, je n'accepte les conditions de personne." Mais cette même autorité dont il accablait ainsi celle qu'il dédaignait momentanément, il s'en fallait de bien peu qu'il ne voulût encore l'exercer sur l'objet de sa préférence passagère. Etonné de l'ascendant qui semblait vouloir le dominer, il s'irritait, ne se soumettait qu'en passant, brusquait sa victoire autant qu'il lui était possible, et, promptement distrait après l'avoir obtenue, il s'en affranchissait en livrant au public la confidence de son succès.

L'esprit de l'empereur est la partie de lui-même la plus singulièrement remarquable. Il serait difficile, je pense, d'en avoir un plus étendu. L'instruction n'y avait guère ajouté ; car, au fond, il est ignorant, n'ayant que très peu lu, et toujours avec précipitation. Mais il s'est emparé vivement du peu qu'il a appris, et son imagination le développe d'une manière qui a pu en imposer souvent.

La capacité de sa tête semble immense par le nombre de choses qui peuvent y entrer et s'y classer facilement, sans qu'il se fatigue. Chez lui, une seule idée en enfante mille autres, et le moindre mot transporte sa conversation dans des régions toujours élevées, où la saine logique ne l'accompagne pas toujours, mais où l'esprit ne cesse de se faire remarquer.

C'était toujours pour moi un grand plaisir que de l'entendre causer, ou plutôt parler, car son entretien se composait le plus souvent de longs monologues ; non qu'il ne permit la réplique, quand il était en bonne humeur, mais on comprendra que, pour quantité de raisons, il n'était pas toujours très facile de la donner. Sa cour, pendant si longtemps toujours militaire, avait coutume d'écouter ses moindres discours avec la déférence que l'on doit à la consigne, et, plus tard, elle devint trop nombreuse pour qu'on se souciât de se donner en spectacle, en entreprenant de le réfuter, ou de lui servir comme de compère.

J'ai dit qu'il parlait mal, mais son langage est

ordinairement animé et brillant ; ses irrégularités grammaticales lui donnent même souvent une force inattendue, parfaitement soutenue par l'originalité de ses idées. Il n'a pas besoin de second pour s'échauffer. Dès le moment où il entre en matière, il part rapidement pour aller très loin, attentif cependant à regarder s'il est suivi, et sachant gré à qui le comprend et l'applaudit. Autrefois, savoir l'écouter était un moyen assez sûr et fort commode de lui plaire. A peu près semblable à un acteur qui s'anime par l'effet qu'il produit, Bonaparte jouissait de l'approbation qu'il cherchait avec soin dans les regards de son auditoire. Je me souviens, que par la raison qu'il m'intéressait fort lorsqu'il parlait et que je l'écoutais avec plaisir, il me proclama une femme d'esprit, que je ne lui avais pas encore adressé peut-être deux phrases qui eussent un peu de suite.

Il aimait beaucoup à parler de lui, se racontait lui-même et se jugeait sur quelques points comme un autre aurait pu le juger. Pour tirer parti de tout son caractère, il semblait quelquefois qu'il n'eût pas craint de le soumettre à la plus exacte analyse. Il disait souvent que l'homme vraiment politique sait calculer jusqu'aux moindres profits qu'il peut faire de ses défauts ; et M. de Talleyrand poussait encore plus loin cette réflexion. Je l'ai entendu, un jour, s'écrier avec une sorte d'humeur : " Ce diable d'homme trompe sur tous les points. Ses passions mêmes vous échappent ; car il trouve encore le moyen de les feindre, quoiqu'elles existent réellement."

Il me revient à la pensée une scène qui montrera en effet à quel point, quand il le croyait utile, il savait passer du plus grand calme à la plus grande colère.

Peu de temps avant notre dernière rupture avec l'Angleterre, le bruit se répandit fortement tout à coup que la guerre allait se renouveler, et que l'ambassadeur, lord Withworth, se préparait à partir. Une fois par mois, le premier consul avait coutume de recevoir le matin, chez M<sup>me</sup> Bonaparte, les ambassadeurs et leurs femmes. Cette audience se donnait avec beaucoup de pompe. Les étrangers se rangeaient dans un salon, et, lorsqu'ils y étaient réunis, on avertissait le premier consul, qui paraissait accompagné de sa femme, tous deux suivis d'un préfet et d'une dame du palais. On

leur nommait à l'un et à l'autre les ambassadeurs et leurs femmes, M<sup>me</sup> Bonaparte s'asseyait un moment, le premier consul soutenait la conversation plus ou moins longtemps, et se retirait ensuite après une légère révérence.

Peu de jours avant la rupture de la paix, le corps diplomatique fut donc réuni aux Tuileries comme de coutume. Pendant qu'il attendait, j'arrivai jusqu'à l'intérieur de l'appartement de M<sup>me</sup> Bonaparte, et j'entrai dans le cabinet où elle achevait sa toilette. Le premier consul, assis à terre, se jouait fort gaiement avec le petit Napoléon, fils aîné de son frère Louis.

En même temps, il s'amusa à contrôler la parure de sa femme et la mienne, nous donnant son avis sur chacune des parties de notre ajustement. Il semblait de la meilleure humeur du monde ; je le remarquai, et je lui dis que vraisemblablement les lettres des ambassadeurs expédiées après cette audience s'accorderaient pour ne parler que de paix et de concorde, tant il allait leur paraître serein. Bonaparte se mit à rire, et continua ses jeux avec l'enfant.

Tout à coup, on vint l'avertir que le cercle était formé. Alors, se relevant brusquement et la gaieté disparaissant de ses lèvres, je fus frappée de l'expression sévère qui la remplaça subitement, son teint parut presque pâlir à sa volonté, ses traits se contractèrent, et tout cela en moins de temps que je ne mets à le conter. En prononçant d'une voix émue ces seuls mots : " Allons, mesdames ! " il marcha précipitamment, entra dans le salon, et, ne saluant personne, il s'avança vers l'ambassadeur d'Angleterre. Alors il commença à se plaindre amèrement des procédés de son gouvernement. Sa colère semblait s'accroître de moment en moment ; elle fut bientôt portée à un point qui terrifia l'assemblée : les paroles les plus dures, les menaces les plus violentes sortaient entre-choquées de ses lèvres tremblantes. On n'osait faire un mouvement. M<sup>me</sup> Bonaparte et moi, nous nous regardions muettes d'étonnement, et chacun réellement frémissait plus ou moins autour de lui. Le flegme de l'Anglais en fut même déconcerté, et il eut beaucoup de peine à trouver des paroles pour lui répondre.

Achevons ce portrait commencé.

Bonaparte pousse à un tel point la personnalité

qu'il n'est pas facile de l'émouvoir sur ce qui ne le regarde point. Cependant, quelquefois, on l'a vu comme surpris par certains mouvements de sensibilité, mais ils étaient fort passagers, et finissaient toujours par lui donner de l'humeur. Il n'est pas rare de le voir ému jusqu'à répandre quelques larmes ; il semble qu'elles soient le résultat d'une sorte d'irritation nerveuse dont alors elles deviennent la crise. "J'ai, disait-il, des nerfs fort intraitables, et, dans cette disposition, si mon sang ne battait avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou." Je tiens, en effet, de Corvisart que ses artères donnent un peu moins de pulsations que le terme moyen ordinaire chez les hommes. Bonaparte n'a jamais éprouvé ce qu'on appelle vulgairement un étourdissement, et il prétendait ne pouvoir attacher aucune idée à cette expression, *la tête me tourne*.

Non seulement, par la complaisance avec laquelle il cédait à ses premiers mouvements, il laissait échapper souvent des paroles dures et embarrassantes pour ceux à qui elles étaient adressées, mais encore il a paru toujours trouver un secret plaisir à exciter la crainte et à froisser les individus plus ou moins tremblants devant lui. Il pense que l'inquiétude stimule le zèle ; aussi a-t-il souvent évité de se montrer content des choses et des personnes. Admirablement servi, toujours obéi à la minute, il se plaignait encore, et laissait volontairement planer une petite terreur de détail dans l'intérieur le plus intime de son palais. Si l'entraînement de sa conversation établissait momentanément une aisance modérée, on s'apercevait tout à coup qu'il en craignait l'abus, et, par un mot dur et impérieux, il remettait à sa place, c'est-à-dire dans sa crainte, celui qu'il avait accueilli et encouragé. Il a l'air de haïr sans cesse le repos, et pour lui et pour les autres. Quand M. de Rémusat lui avait donné quelqueune de ces fêtes magnifiques où tous les arts étaient appelés pour contribuer à ses plaisirs, il ne m'arrivait jamais de demander si l'empereur était content, mais s'il avait plus ou moins grondé. Son service était la chose la plus pénible du monde ; aussi lui est-il arrivé de dire, dans un de ces moments où la puissance de la conviction apparemment le pressait fortement : "L'homme vrai-

ment heureux est celui qui se cache de moi au fond d'une province, et, quand je mourrai, l'univers fera un grand *ouf!*"

J'ai dit que Bonaparte est étranger à toute générosité ; et cependant ses dons ont été immenses, et les récompenses qu'il a accordées gigantesques. Mais, quand il payait un service, il faisait trop sentir qu'il croyait en acheter un autre, et on demeurait toujours dans une inquiétude de vague sur les conditions du marché. Il y avait bien aussi quelquefois de la fantaisie dans ses largesses ; aussi est-il rare que ses bienfaits aient enchaîné la reconnaissance. D'ailleurs, il exigeait que l'argent qu'il distribuait fût exactement dépensé ; il aimait assez qu'on fit des dettes, parce qu'elles entretenaient la dépendance. Sa femme lui donnait une satisfaction étendue sur cet article ; il n'a jamais voulu remettre ses affaires en ordre, afin de conserver des occasions de l'inquiéter.

A une certaine époque, il assura à M. de Rémusat un revenu considérable, en exigeant que nous eussions ce qu'on appelle *une maison*, et que nous réunissions beaucoup d'étrangers. Nous fîmes très exactement les premières dépenses que demande un grand établissement. Peu de temps après, j'eus le malheur de perdre ma mère, et je fus forcée de fermer ma maison. L'empereur alors nous retira subitement tous ses dons, puisque, disait-il, nous ne pouvions tenir l'engagement que nous avions pris, et nous laissa durement dans un véritable état de gêne, que ses largesses passagères et onéreuses avait seules causé.

Je m'arrête ici. Si j'exécute le projet que j'ai formé, peu à peu ma mémoire attentivement consultée me fournira d'autres anecdotes qui compléteront cette ébauche. Elle doit suffire à donner une idée du caractère de celui auprès duquel les circonstances ont attaché les plus belles années de ma vie.

Mme. de Rémusat.

#### Education Supérieure.

Les Révérendes Sœurs de Ste-Croix, dont la maison mère est à St-Laurent, près Montréal, viennent de terminer la construction d'un couvent situé rue Mont-Royal et qui sera ouvert en septembre prochain. Cet édifice spacieux en pierre et à quatre étages contient toutes les améliorations

tions modernes, et la question hygiénique y a été l'objet d'un soin particulier.

La directrice de musique, avec le concours éclairé de la Supérieure générale, a réservé huit salles de musique séparées, où les élèves, en travaillant loin du bruit, pourront étudier plus utilement le style et l'expression que comporte une étude sérieuse du piano.

Afin de donner une éducation musicale soignée, cette communauté n'a reculé devant aucune dépense, et dernièrement elle faisait, malgré leur prix élevé, l'acquisition de sept pianos "Pratte" pour l'usage des élèves avancées.

Cet avantage sera apprécié des élèves de musique, qui pourront, en travaillant sur un instrument artistique, retirer tout le profit possible de leur éducation musicale.

Les pianos "Pratte" sont devenus indispensables partout où l'on fait du piano une étude sérieuse.

Nous souhaitons à cette communauté prospère qui a pris place parmi les institutions dirigeantes du pays, tout le succès qu'elle mérite.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

**Pharmacie MacMillan,** PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

**PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE**

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

## Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

## A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,  
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

## Hotel Victoria .

— QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,  
etc. etc.,

PRIX MODERES.

## Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmaillottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

### PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.